Rare

22418

Rsp P/XVII-365

LE PANEGYRIQUE DE NOSTRE-DAME DU MONT-CARMEL

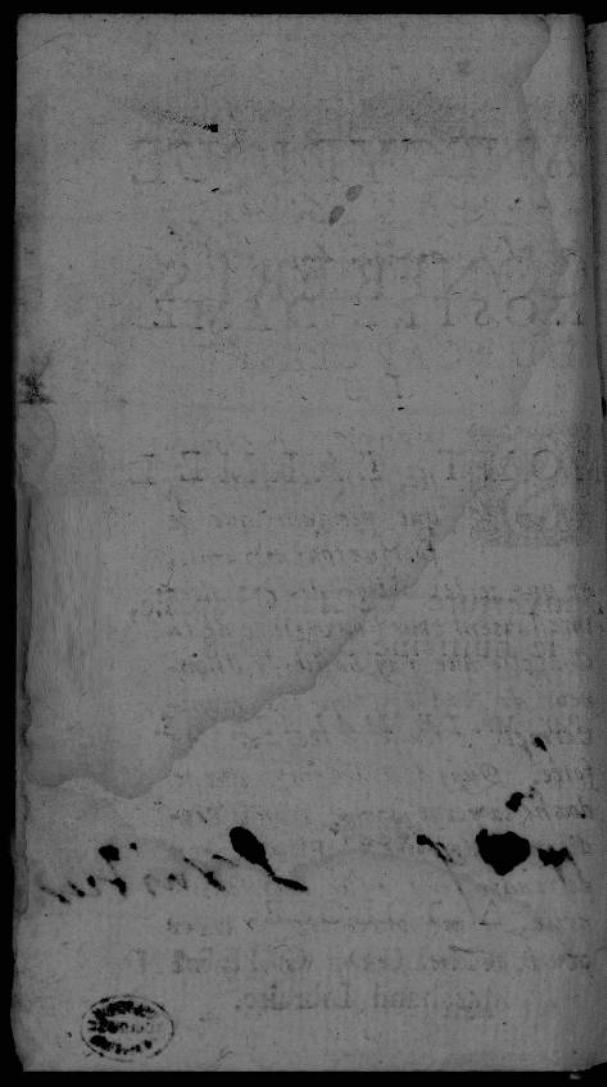
POUR

L'ouverture de ſa Chapelle, le huitiéme May 1678.

Par Mr. DE MALAPEIRE.

A TOLOSE,
Par ARNAUD GUERIN
Marchand Libraire.

Ex parva bibliotheca majoris Conventus Tolosa
TOULOUSE



AUX CONFRERES DU SCAPULAIRE.

SEROIT-il fort honeste, mon cher Lecteur, que pendant que je fatigue tous mes amis, & que je les oblige de travailler incessament pour l'ouverture de la Chapelle que j'ay bastie à l'honneur de Nostre Dame du Mont-Carmel, je feusse le seul à ne rien faire. Quoy dans le temps que je donne la peine à huit grands Predicateurs de faire ses Eloges, afin de rendre cette Feste plus solemnelle, je me contenteray de lever mains au Ciel, & je pourray me

taire, quand les autres parleront des grandeurs & des beautez de la Mere de Dieu ? Non je ne sçaurois le souffrir, & je sens dans le fonds de mon ame, une certaine jalousie qui me force de me joindre à eux pour un dessein si relevé & si charmant. Cette passion qui ma fait depuis quelques années Architecte & Masson, m'érige en un moment en Panegyriste, & en Predicateur. Il faut que l'esprit aussi bien que les mains suivent les mouvemens du cœur; & quand on donne celuy-cy pour une bonne fois, il est mal aisé de ne le donner qu'à demy. Il ne suffisoit pas que je fisse hommage à cette grande Reyne du Ciel & de la Terre, à cette Maistresse absoluë de tous les Thresors de son Fils, d'une partie du peu de bien qu'elle ma donné. Il estoit iuste de consacrer encore à la Mere de la Sagesse Eternelle, la

peu de ſçavoir qu'elle peut m'avoir accordé. Ce n'eſtoit pas aſſez de luy avoir baiſti une maiſon, il faloit encore luy faire une couronne; quoy que aſſeurement & l'une & l'autre ſoint tres-peu dignes de la grandeur de ſa Majeſté, & que je ſois encore tres-indigne de luy offrir ny l'une ny l'autre. Ie ſçay bien que le Panegyrique que j'entreprans eſt au deſſus de toutes mes forces; mais ne l'eſt-il pas auſsi au deſſus de celles de tous les hommes, & de tous les Anges? Et je defie les uns & les autres de dire rien à ſa gloire, qui ne ſoit infiniment au deſſous de ſon merite. Mais comme malgré la mediocrité de ma fortune, je n'ay pas laiſſé de luy dreſſer une Chapelle, qui ne cedera pas peut eſtre un jour à aucune de celles que nous voyons dans noſtre ville: j'ay creu auſsi que ie pouvois malgré la mediocrité de mon genie

luy consacrer un Panegyrique qui ne cedera pas en longueur à aucun de ceux que vous entendrés pendant rette Octave. I'espere mesme que la regularité, & les ornemens de cét ouvrage de mes mains, vous fairont excuser la bassesse, & les defauts de cette production de mon esprit. Quand vous fairez encore reflexion que la precipitation avec laquelle j'ay travaillé à l'ouverture de cette Chapelle, m'a empéché de polir ce discours, vous me pardonnerez plus aysement: puis que c'est purement pour l'amour de vous, & pour contenter cette sainte impatience que vous aviez de voir cette Chapelle achevée, que j'ay passé par dessus mon inclination, & le dessein que i'avois fait au commencement de ne couvrir que lors qu'elle seroit dans sa perfection. Il est facheux de ne mettre pas la derniere main

à un ouvrage, & de ne montrer que des murailles blanchies, quand on a dessein de les orner de tout ce que l'or & le marbre, la sculpture & la peinture ont de plus riche & de plus agreable. Si j'avois assez de bien, j'aurois bien tost executé cette resolution, mais si Dieu me donne encore quelques années de vie, vous avoüerez peut estre que l'ambition n'est pas la seule passion qui peut élever des bastimens pleins de beauté & de magnificence. Comme ie me sens trop heureux d'avoir peu faire quelque chose à l'honneur de la Mere de Dieu, & que je suis surpayé mille fois, par l'honneur & le plaisir que j'ay de l'avoir fait, je vous demande seulement que lors que vous luy offrirez dans cette Chapelle vos vœux, vous veüillez la prier de faire misericorde à celuy qui est le

plus grand de tous les pecheurs, & le plus affectionné de tous vos Confreres.

MOTET

Pour l'Octave.

PVlchra est Maria,
Decore virgineo;
Pulchra unico Filio.
Taliter geminata
Nullius unquam fuit,
Nullius erit pulchritudo.

Il n'est rien de si grand
Que la Mere de Dieu :
Il n'est rien de si beau
Que l'aymable Marie.
Respect, tendresse, amour,
Venez en ce saint lieu
Partager nos esprits,
Nos cœurs, & nostre vie.

LE PANEGYRIQVE DE NOSTRE DAME DV MONT-CARMEL.

Gloria Libani data est ei, decor Carmeli & Saron.
Isaiæ 35.

On luy a donné la gloire du Liban, & la beauté du Carmel.

IL me semble, MESSIEURS, que dans la solemnité de l'Ouverture de cette Chapelle, je pourrois vous parler fort à

propos des motifs de ſa fondation, de la regularité de ſa ſtructure, & de la Sainteté de ſa Dedicace. Il ſeroit meſme, fort raiſonnable que dans le temps du Chapitre des RR. Peres Carmes de cette Province, je fiſſe éclater le Zele, la Grandeur & l'Antiquité de leur Religion. Et vous croyez peut eſtre qu'en vn Dimanche conſacré à la Feſte du Scapulaire, je ne ſçaurois me diſpenſer de vous entretenir des Indulgences, des Privileges, & des Advantages de cette noble Confrerie.

Ces trois ſubjets ſont à la vérité fort riches & fort éclatans, & ils pourroient ſans doute fournir de matiere à des diſcours d'vne grande beauté, & d'vne longue eſtenduë. Mais le deſſein que j'entreprens eſt encore plus magnifique, & plus digne mille

fois, & de la Solemnité de ce jour & de la ſainteté de ce lieu, & de l'attention d'vne ſi nombreuſe, & ſi illuſtre Aſſamblée.

Je ſuis tres-bien informé du deſſein de ceux qui ont baſti cette Chapelle, je ne puis pas ignorer le caractere le plus eſſentiel de l'Ordre du Mont-Carmel; & je ſçay par ma propre experiance les ſentimens & les inclinations de ceux qui ont l'honneur d'eſtre enrôllez dans la Confrerie du Scapulaire. J'ay creu que je ne ſçaurois mieux faire que de les imiter, & qu'il valoit bien mieux leur plaire, en ſuivant leurs Saintes intentions, que de les flater en publiant leurs loüanges.

Les Autheurs de ce ſuperbe Edifice n'ont penſé qu'à y faire honnorer la tres-Sainte

Mere de Dieu ; tout l'Ordre du Carmel n'a point d'autre but que le ſervice de cette divine Princeſſe, & les devots Confreres du Scapulaire la regardent, comme l'unique objet de toutes leurs actions & de toutes leurs penſées.

J'entreprens donc de vous faire aujourd'huy le Panegyrique de la Mere de Dieu, & de publier le premier ſes loüanges dans un lieu nouvellement conſacré à ſon honneur, dans un jour de tout temps deſtiné à ſon culte, & devant une Aſſamblée qui ne reſpire que ſa gloire. Il eſt vray que le Panegyrique que j'entreprens a touſiours fait trembler les plus ſçavans Docteurs de l'Egliſe, & les plus fortes teſtes du monde ; je ſçay que toutes les Langues & tous les eſprits des hommes & des

Anges ſont infiniment au deſſous d'vn ſi grand deſſein.

Mais je ſens bien auſſi qu'il n'eſt rien de plus aiſé que de loüer ce qui eſt infiniment loüable ; & j'ayme bien mieux eſtre emporté par la grandeur & par la richeſſe de mon ſujet, que d'en ſouſtenir la peſanteur & la baſſeſſe. Quand vn Panegyriſte cherche ſa gloire, il eſt ravi de faire voir que ſon eloquence peut donner de l'éclat aux plus petites choſes ; mais quand il ne cherche que celle de ſon objet, il n'eſt pas faché de ne pas atteindre à la hauteur de ſon merite.

Il eſt impoſſible, je l'avouë de bon cœur, de louër Marie comme il faut, comme on le doit, & comme elle le merite ; cette impuiſſance me donne de la joye, & non pas de la peine;

elle m'en eſpargneroit meſmes (ſi nous pouvions en avoir à ſuivre nos inclinations) car voila déja la meilleure partie de ſon Panegyrique: Il eſt tres difficile de la loüer autant qu'on le ſouhaiteroit; mais il ne l'eſt pas de le faire autant que l'on peut; & ſi la nature ne donne pas ce pouvoir, il y a des paſſions de qui on le doit attendre. La colere & l'indignation ne ſont pas les ſeules qui donnent de l'eſprit; il y en a qui ont plus de douceur & autant de violence, qui peuvent faire le meſme effet: Mais ſi la nature & la tendreſſe ne ſuffiſent pas, ayons recours à l'Autheur de la Nature, adreſſons nous à l'amour meſme.

Divin eſprit, Amour eternel du Pere & du Fils, Principe Adorable de toutes les gran-

deurs, Source inepuiſable de toutes les perfections, vous avés rendu Marie ſi grande & ſi parfaite, que vous ſeul pouvez faire dignement ſon eloge : comme vous luy avez donné la gloire du Liban & la beauté du Carmel, vous ſeul auſſi pouvez nous conduire ſur ces deux ſainctes Montagnes pour nous y faire admirer ces deux incomparables qualitez. Si vous ne refuſez iamais voſtre ſecours à ceux qui vous le demandent par ſon interceſſion, que ne doivent pas attendre de vos bontés infinies ceux qui vous le demandēt pour ſa gloire, & pour la vôtre encore mieux que pour la ſienne ; puis qu'on ne ſçauroit faire ſon panegirique, ſans faire à méme temps celuy de voſtre puiſſance & de voſtre liberalité. C'eſt vous qui l'avez embelie de toutes vos

graces, c'eſt vous qui l'avez comblée de toutes les benedictions du Ciel, c'eſt vous enfin qui eſtés ſurvenu en elle auec toute la vertu du Tres-Haut, au meſme temps que l'Ange la ſaluant de voſtre part luy diſoit.

Ave Maria gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, &c.

CES ſacrées paroles que nous avons appriſes d'un Ange, & que nous venons de reciter apres luy doivent avoir, ce me ſemble, plus de force, & plus d'energie en cette conjoncture, & dans ma bouche qu'elles n'en ont ordinairement dans celle de tous les Predicateurs. Je ne les regarde pas *ſeulement* comme un ſecours neceſſaire & comme une preparation ſagement ordonnée à tous ceux qui veulent parler des choſes ſaintes; mais je les prends pour le plan & pour le modelle de tout le diſcours que je dois vous faire. Et voulant offrir à vos yeux une peinture digne de vous & de ſon ſujet, j'ay reſolu de ſuivre exactement tous les traits d'un tableau fait par la main d'un Seraphin, & de ne vous faire ſeulement qu'une coppie

de ce divin original.

En effet, Messieurs, quand je commence le Panegyrique de la Mere de Dieu, ce n'est pas la hauteur de la matiere qui m'estonne, quoy qu'elle soit infinie elle ne me surprend pas : & mon Esprit y est déja tout preparé, puis qu'elle est le seul but & l'unique objet de mon dessein. Ce n'est pas l'êlevation de mon sujet ; mais c'est son abondance & son êtenduë qui me font de la peine. La grandeur ne me trouble pas ; mais c'est le nombre qui m'embarrasse. Quand je considere cette foule prodigieuse & cette multitude innombrable de beautez, de grandeurs, de merites, de perfections, de vertus, de graces, de charges, d'emplois, de titres, de privileges, de qualitez, de prerogatives,

d'actions, de myſteres, de charmes, & de dignitez, je ne ſçay plus à quoy me determiner : & quand je ne voudrois que vous faire un ſimple dénombrement de toutes ces merveilles, il me faudroit encore plus de temps, que je n'ay reſolu d'en donner à l'éloge que j'ay entrepris.

Pour faire donc un choix dans un ſi grand nombre de choſes merveilleuſes qui répondra dignement à la ſolemnité de cette journée, à la conſecration de cette Chapelle, & à l'attente de tant d'Illuſtres Confreres, je n'ay qu'à marcher ſur les traces de celuy qui fit le premier Panegirique de Marie, qui le porta de la part de Dieu à Nazareth, c'eſt à dire au Pied du Carmel, & qui le prononça devant elle méme dans

la plenitude des temps, c'eſt à dire dans la ceremonie de la plus ſainte & de la plus auguſte Conſecration que l'on puiſſe jamais imaginer. Et ſi l'Egliſe ordonne avec tant de raiſon à tous les Fidelles de prendre ces paroles ſacrées, pour le modelle & la matiere de toutes les prieres qu'ils adreſſent à la Mere de Dieu, ſes Panegiriſtes ne ſçauroient faillir, quand ils prendront ces mêmes termes pour le Plan & pour le ſujet des Diſcours qu'ils conſacrent à ſa gloire.

Ce Divin Orateur pour prouver que Marie eſt benie ſur toutes les femmes, qu'elle ſurpaſſe en bon heur toutes les creatures, & en un mot pour faire ſon Eloge, ſe contente de dire qu'elle eſt pleine de grace & que le Seigneur eſt avec elle, & tout

ce grand Panegyrique roule uniquement ſur cette union avec Dieu & cette plenitude de graces & de beautez. Il paroît bien, ſacré Panegiriſte, que vous eſtés tout à fait détaché de la matiere, puiſque vous renfermez en deux petits mots tout ce qu'on peut penſer de grand & de magnifique en faveur de Marie. Mais helas! ie crains, & ie crains fort juſtement de ne dire avec ce grand nombre & toute cette pompe des paroles les plus recherchées que fort peu de choſe : trop heureux pourtant de ſuivre un ſi grand exemple que le voſtre, & d'employer les mémes couleurs que vous avés ſi bien ménagées, pour faire une peinture ſi achevée.

Oſerois-ie dire, Meſſieurs, que ce Divin tableau n'eſt pas

un original, & que vous en avés déja veu le dessein dans ces paroles que j'ay prises pour mon texte. Tout ce que Gabriël vient annoncer à Marie en termes exprés, Esaïe l'avoit dit long-temps avant luy en des paroles figurées. Quand ce Prophete nous apprend qu'elle a receu la beauté du Carmel & la gloire du Liban, il nous fait un crayon & une esbauche de cette peinture, où cét Ange devoit metre la derniere main.

Malgré le bruit qu'a fait le Mont-Sinaï par ses foudres & par ses orages, on peut dire pourtant que dans la Terre Sainte & dans les Saintes Lettres, il n'est point de Montagne qui ait eu plus de reputation, qu'en ont eu le Liban & le Carmel. Comme ceux qui connoissent la Carte de la Palestine sça-

vent que celuy-cy eſt tout parſemé de fleurs & embeli de fontaines & de païſages, & que celuy là eſt tout couvert des Cedres d'une hauteur démeſurée, auſſi ceux qui entendent le langage figuré de l'Eſcriture n'ignorent pas, qu'elle a toûjours accouſtumé de marquer la beauté par le Carmel & la fecondité par le Liban.

Ainſi Marie eſtant unie avec ſon Dieu par ſa fecondité & pleine de beauté par l'abondance de ſes graces, i'ay eu raiſon de vous aſſûrer que Gabriël n'avoit fait qu'expliquer clairement ce que Iſaïe avoit dit en figure, & pour mieux parler, qu'ils avoiẽt dit tous deux la méme choſe. Auſſi Dieu ne parle pas moins par la bouche de ſon Prophete que par celle de ſon Ambaſſadeur; ie ne fairay que

ſuivre l'un & l'autre quand ie vous entretiendray de la beauté de Marie & de la grandeur de la Mere de Dieu, de ſa Perſonne & de ſa Dignité, de la perfection de ſes graces & de la hauteur de ſa Divine Maternité.

Par ce deſſein ie ne m'eſloigne point de celuy de noſtre Chappelle ; ie ne fais que vous apprendre par cette diviſion ce que ſa ſtructure vous repreſente. Car ſi vous jettez les yeux ſur le Ceintre interieur de ſon Dome, vous y découvrirez cette fameuſe Deviſe d'un des plus grands devots de la Mere de Dieu ; & S. Bernard vous dira qu'elle eſt auſſi belle par ſa pureté, que par la grandeur de ſon Fils, & que jamais aucune Creature n'a eu, ny n'aura une ſemblable beauté. Si au contraire vous tournez la veüe ſur

ces Autels, vous y trouverés dans celuy de la Conception dequoy vous convaincre que sa beauté est sans aucun defaut ; & dans celuy de son Annonciation, dequoy adorer sa Dignité. Vous verrez d'un costé tous les Mysteres qui regardent sa Personne sacrée, & qui se sont passez pendant qu'elle n'estoit encore que la Fille de Joachim, & de l'autre, ceux qui ont suivi ce moment fortune auquel elle fût élevée à cette supreme Dignité de Mere de Dieu.

N'est-ce pas encore le secret de plaire à tous ceux qui composent cette illustre Assemblée, & s'il est vray que l'amour & la gloire sont les deux maistresses passiõs & les premiers ressorts de tous les mouvements d'vn cœur genereux, ceux qui ont de la tendresse, aussi bien que ceux

qui n'ont que de l'ambition trouveront icy dequoy se satisfaire, quand ils entendront parler des beautez de Marie & des excellēces de la Mere de Dieu; des charmes de sa personne, & de la grandeur de sa Majesté.

Je suis le seul qui n'auray pas sujet de me loüer de ce partage, & je n'ay ny les yeux assez bons, ny l'imagination assés forte pour soustenir tant d'éclat, & tant de grandeur. J'espere pourtant que mon aveuglement me sera advantageux en cette rencontre, puisqu'il m'empechera d'estre ébloüy par les éclairs d'vne si grande lumiere, & par la veuë d'vne si prodigieuse élevation.

S'il est vray, comme nous venons de dire que l'amour & l'ambition partagent tout le grand & tout le beau monde;

je n'ay garde de decider entre la beauté & la grandeur, mais laiſſant à un chacun la liberté de loüer ſon choix & de ſuivre ſon gouſt, le mien m'oblige de commencer par la beauté; & d'autant mieux que c'eſt une qualité qui frappe d'abord nos ſens, & qui eſt d'un accez plus facile que la grandeur. De ces deux Montagnes où je dois vous conduire, on ſçait bien que celle du Liban eſt plus rude, & plus éloignée de Nazareth que celle du Carmel, & il faut s'accouſtumer à la veüe des fleurs & des païſages de celle-cy, pour regarder ſans trembler la ſuperbe elevation des Cedres de celle là.

Ceux qui ont appellé la beauté une perfectiõ toute divine, & un rayon meſmes & un écoulement de la Divinité, ne penſoient

qu'à luy faire honneur par cette riche expreſſion; je trouve pourtant cette comparaiſon extremement iuſte par mille raiſons, je me contente de celle-cy. Il n'eſt rien dans le monde qui ſe faſſe mieux connoiſtre que la Divinité, on peut doubter de tout à Elle prés, & nous ne ſommes aſſeurez de noſtre propre exiſtence que par la ſienne. Mais il n'eſt point d'Eſtre moins connoiſſable que le ſien, puiſqu'il eſt eſſentiellement incomprehenſible. Il n'eſt rien icy bas qui ſe faſſe mieux ſentir que la beauté, & les effets qu'elle produit, & ſur nos cœurs & ſur nos eſprits ſont également évidens & merveilleux, & ſa nature toutesfois échape à tous les efforts de noſtre connoiſſance.

Ceux-là mémes qui ont paſſé toute leur vie ſoûs ſon empire &

qui eſtant ſes plus fidelles ſujets en devroient eſtre mieux informés, ſe bornent à nous dire que c'eſt un air, une grace, un je ne ſçay quoy qui ſe fait ſentir, & qui ne ſe peut exprimer. Les ſçavans nous la depeignent par des certains termes de rapport, d'Harmonie, de ſimpathie & d'inclination, qui ne nous apprenent rien de nouveau : mais les vns & les autres tombent d'accord que c'eſt vn preſent du Ciel & vn don auſſi rare qu'il eſt precieux, & qu'enfin il n'eſt rien de ſi beau que la beauté.

Les Diſciples de Platon qui joignant la Theorie avec la pratique pouvoient eſtre appellés les Philoſophes de l'amour & de la beauté, ne ſe ſont pas contentez de l'appeller une Reyne ſans Gardes & une Souveraine ſans Soldats, il leur ſem-

bloit que cette comparaiſon eſtoit un peu trop baſſe, tous les Roys de la terre ne pouvant pas faire avec toutes leurs forces, ce qu'elle execute ſans y penſer ſur nos eſprits & ſur noſtre liberté. Ils ont donc cherché plus haut les cauſes de ce pouvoir merveilleux, & apres en avoir tiré quelques vnes des Aſtres & des Cieux, ils ſe ſont enfin arreſtez à nous dire que la beauté eſt un écoulement & un rayõ de ce premier Eſtre infiniment beau, & infiniment puiſſant : ainſi diſent-ils que la lumiere eſt un écoulement de l'Aſtre qui fait le jour & qui donne l'éclat & la vie à toutes les couleurs; de meſme les rayons qui ſortent de ce Soleil inviſible tombans ſur quelqu'un de ces ouvrages leur donne cét éclat & cette activité que nous

appellons la beauté.

Si tous ces Eloges conviennent aux beautez les plus communes, que ne faudra-t'il pas dire d'une beauté extraordinaire, & surprenante. Quoy qu'à proprement parler cette perfection ne soit jamais commune, on en voit pourtant assés dans le monde pour faire une funeste experience de ce pouvoir tant vanté; mais pour ces beautez éclatantes qui charment presque tous les cœurs, on en voit peu, & il faut de siecles entiers pour en porter quelqu'une; on en trouve pourtant, & les Histoires sacrées & prophanes nous en fournissent des exemples tres-remarquables, mais on n'a iamais veu sur la terre aucune beauté parfaite & accomplie que celle dont ie dois vous entretenir.

Je ſuis fâché d'eſtre ſi long-temps dans ces generalitez, & il me tarde autant qu'à vous de deſcendre dans le particulier. Il faut pourtant dire un mot de la parfaite beauté ; il faut voir en quoy conſiſte cette perfection, & découurir ainſi pourquoy eſt-ce que les plus grandes beautez & les plus regulieres ne plaiſent pas à tout le monde. Voicy ce que i'en ay penſé, & qui pourra peut-eſtre deſabuſer ceux qui ſe ſont imaginez mal à propos & par cette ſeule raiſon, que la beauté eſtoit une choſe imaginaire.

Comme elle eſt au contraire confonduë par les ſçavans avec la bonté & la verité ; on peut raiſonner de toutes trois de la meſme maniere. Ils nous apprennẽt que ces deux dernieres perfections conſiſtent dans l'in-

diviſible,

divisible, & comme cette expression est un peu rude, & obscure, il faut l'éclaircir par une comparaison plus douce & plus intelligible. Pour estre parfaitement heureux, il ne suffit pas de joüir de tous les plaisirs, & de posseder toutes sortes de biens, il faut encore n'avoir aucun chagrin; & cette felicité ne doit point estre troublée par aucune inquietude. Ainsi pour rendre une verité parfaite il ne suffit pas qu'elle soit establie par de fortes raisons; il faut encore qu'elle ne soit point combatuë par aucune raison contraire. Ainsi pour faire qu'une action soit bonne, il ne suffit pas que la matiere en soit loüable, & la fin honeste, & que les circonstances en soint bonnes; mais il faut encore qu'il n'y en ait pas aucune qui

ſoit mauvaiſe.

Vous voyez déja l'application de ces deux penſées au ſujet que nous traitons. Il ne ſuffit pas pour une parfaite beauté d'avoir de puiſſans attraits, & des graces toutes particulieres, il faut encore n'avoir aucun defaut, il faut n'avoir rien qui rebute ; autrement le cœur de ceux qui regardent ces ſorte de beautez pour ſi grandes, & ſi regulieres qu'elles ſoint, n'eſt point enlevé de vive force, & le plus petit defaut eſt capable d'empécher l'effet de tous leurs charmes, & de ſouſtenir la reſiſtance de noſtre liberté.

Ainſi nous ſentons que l'eſprit ne ſe laiſſe point entrainer par une verité quand il y a quelque raiſon contraire qui le retient, & ce qui auroit eſté

évident devient alors ſeulement probable. Ainſi voyons nous que ces ſorte de felicitez qui ne ſont pas accomplies ne ſont pas recherchées de tout le monde. On ne voit pas ſeulement des Philoſophes, & des perſonnes fort raiſonnables les mépriſer : on voit encore des grands Roys ſe dépoüiller de leurs grandeurs pour joüir d'une vie privée où il y ait moins des plaiſirs, mais qui ſoit ſans aucune amertume.

Mais comme cette parfaite felicité remplie de toute ſorte de biens, & purgée de toute ſorte de maux, ne ſe rencontre point ſur la terre, & qu'on ne la voit que dans le Ciel, il ne faut pas s'eſtonner ſi cette parfaite beauté ne s'eſt jamais trouvée dans aucune creature que dans celle dont nous devons

parler. Marie a esté belle de toutes les manieres que l'on peut imaginer, elle a eu des beautez qui surpassent l'imagination, & ce qui est le plus essentiel, & qui ne convient qu'à elle seule, elle a possedé une parfaite beauté.

S'il falloit establir ces trois veritez par des fortes raisons, vous jugez bien, Messieurs, qu'elles ne me manqueroient pas, & que j'en trouverois assez & dans l'histoire de sa vie, & dans les écrits de tous les Peres pour vous en convaincre. Mais comme je sçay que rien ne preuve mieux la force de la beauté, que les impressions qu'elle fait sur nos cœurs, & l'experience qu'en ont fait ceux qui ont senti son pouvoir; je vous porteray des exemples de la force de la

beauté de Marie, aussi grands qu'ils sont incontestables. Ce n'est pas seulement sur le cœur des hommes foibles & legers que sa beauté a fait de si grands effets, c'est sur le cœur de Dieu méme ; & celuy qui la renduë si belle n'a peu se deffendre de la puissance de ses charmes, & de la forces des attraits qu'il a voit mis en elle. Ne croyez pas que ce soit la figure d'un Orateur, ou l'hyperbole d'un Amant ; je sçay que ces sorte d'exagerations sont assez ordinaires soûs l'empire de l'amour & de la beauté, mais ce sont des veritez aussi seures que les principes de nostre Religion.

Le Saint Esprit luy méme cét Amour Personel, cét Autheur de toute beauté ; a voulu *nous donner* des preuves aussi certaines qu'extraordinaires de

celle de Marie. Il a consacré un livre tout entier pour en faire l'Eloge, & par la bouche du plus passiõné & du plus sçavant de tous les Roys, il nous a fait une description inimitable, & de la force de ses charmes, & de la passion qu'il avoit pour elle. Il ne faut pas s'estonner si cette composition est plus belle & plus fleurie que tout le reste de l'Escriture, & si le stile en est si riche & si élevé, puisque c'est un ouvrage inspiré par une si grande beauté, & composé de la main de l'Amour méme.

Ce n'est pas tout, de vous dire que ce Divin Panegyrique n'est autre que le Cantique des Cantiques, il faut encore vous persuader qu'il n'a esté fait que pour le sujet dont nous parlons, & que ces amitiez sacrées qu'on y depeint, ne sont autres que

celles du Saint Esprit, & de Marie. Ie sçay bien que plusieurs Peres en ont estendu l'explication jusques aux ames Saintes, & à l'Eglise qui est l'Espouse de Iesus-Christ. Mais je n'ay que deux mots à vous dire sur ce point, pour vous faire comprendre que la seule application dont je parle est naturelle & legitime. Comment peut-on approprier à une ame juste ces saintes hyperboles dont le divin Espoux se sert, pour marquer la beauté de sa bien aymée ? Y a-il eu jamais aucune ame sans aucune tâche que celle de Marie ! en a-on jamais veu d'autre qui n'eust quelque defaut ! Comment faire cette difference qui est si clairement exprimée, de ces soixantes Reynes, & de ces Maistresses sans nombre, avec cette

beauté si chere, si parfaite & si unique ? Comment est-ce que l'Eglise qui est un nom de generalité, peut subsister devant les yeux de celuy qui ne confond pas les choses comme font les hommes, lesquels ne font que les entrevoir; & qui les considerent toutes dans le particulier & dans leur derniere difference, sans aucune obscurité, & sans aucune confusion.

Non non, Messieurs, ce Divin Cantique n'a esté fait que pour Marie. Cette sainte Espouse, cette Sœur bien-aymée, cette divine Amante ne peut estre que Marie ; cette beauté si charmante, si extraordinaire, & si singuliere ne peut estre que la sienne ; ces divins appas qui ont blessé le cœur de Dieu, & qui pour me servir de ses termes le luy ont arraché, ne peuvent

eſtre que ceux de Marie : & parmy les pures creatures on n'a jamais rien trouvé qui peut produire des ſemblables effets. Tout ce qui eſt icy bas, dit l'Eſcriture eſt mépriſable, tout y eſt imparfait, tout y eſt corrompu : & le Saint Eſprit ne nous aſſeure-il pas luy-méme qu'il n'eſt rien ſur la terre qui merite ſes regards, & qui ſoit digne de ſon amour.

C'eſt dans cette divine églogue que ce divin Amant, apres avoir cherché & dans la Iudée, & ſur toute la terre ce qu'il y avoit de plus beau & de plus agreable, & employé l'eſmail des fleurs, la beauté des fruits, & la richeſſe des parfums pour exprimer la grandeur de la beauté de l'objet aymé, non content de tant de pompeuſes expreſſions, & de figures ſi paſſionnées,

monte dans le Ciel pour trouver dans la Lune, dans l'Aurore & dans le Soleil, des traits capables d'exprimer la douceur, la fraicheur, & l'éclat immortel de la beauté de son Espouse.

Mais rien ne montre mieux la perfection de cette beauté que cette sainte impatience dont il est possedé, & que rien ne peut satisfaire, puis qu'elle est une marque certaine de l'excez de son amour & que rien ne prouve mieux la grandeur de la beauté, que la grandeur de la passion d'un Amant; mais d'un Amant comme celuy-cy, qui est le Souverain Iuge de la beauté, qui est le principe, la source, & le modele de toutes les beautez, ou pour mieux parler, & dire tout en un mot, qui est la beauté méme.

Qui pourroit exprimer l'ar-

deur de ſes deſirs, & la violence des ſes tranſports, quels ſoûpirs furent jamais auſſi tendres que ceux de ce divin Amant? quelles inquietudes, quelles langueurs, quelles tendreſſes furent jamais ſemblables à celles de ſon cœur? il ne faut donc que lire ce merveilleux Eloge des charmes de Marie, pour eſtre convaincu de l'excez de ſa beauté, il ne faut que jetter les yeux ſur les moindres parties de cét ouvrage: il eſt parſemé de tous les termes qui peuvent exprimer fortement la grandeur de la cauſe, & celle de l'effet: mais comme je ſerois indiſcret de vous laſſer en rapportant toutes ces expreſſions; ce ſeroit eſtre fort negligent auſſi de ne vous en dire pas quelques traits, & je me contente de deux ſeulement, parce qu'ils ſont extre-

mement à mon ſujet.

Ha que vous eſtes belle ma Chere ! ha que vous eſtes belle ! s'écrie ce divin Amant. Cette agreable repetition n'eſt pas tant une marque de l'excez de ſa tendreſſe, que de la grandeur de la beauté de cét objet de ſes vœux. Diſons mieux que cette miſterieuſe redite nous marque encore qu'il ne faut plus parler de la beauté de Marie, & qu'il faut parler deſormais de ſes beautez, & qu'elle en a de plus d'une maniere.

Ces deux ſorte de beauté ſeroint ſans doute, ſa beauté ſurnaturelle, & ſa beauté naturelle, mais il n'eſt pas permis d'appeller des beautez ſi grandes & ſi extraordinaires des beautez qui ſurpaſſent les forces & les loix de toute la nature, des beautez naturelles, il n'eſt

pas

pas permis dis-je de donner ce nom, qui convient si peu à des graces toutes divines. Cherchons donc cette double beauté dont parle l'Espoux dans l'ame, & dans le corps; parlons de la beauté visible de Marie, & de celle de son Esprit; disons un mot de ce qui est au dessus de toutes nos expressions, aussi bien qu'au dessus de toutes nos pensées.

Pour vous faire entrevoir un éclair de la beauté visible de Marie, je n'ay qu'à vous montrer en passant les effets que produisit autres-fois icy bas la veüe de ce visage charmant, tant que la terre eut le bonheur de la posseder, & ceux qu'il fait maintenant, & faira à jamais dans le Ciel; & ainsi par le témoignage des Anges & des hommes, & par des preuves

tirées de la terre & du Ciel vous donner quelque idée de cette beauté. Il ne faut que lire ce que dit l'Histoire sacrée de sa vie, des ravissemens & des extases qui saisissoient les fideles de l'Eglise naissante en la regardant. Il est vray que ce bonheur estoit extrement rare, & peu de personnes pouvoient se vanter d'un si grand avãtage. Sa retraite, sa modestie, son humilité, & l'obscurité de sa vie cachée estoïnt comme des nuages qui déroboint aux Chrestiens les plus zelez la veuë de ses divines lumieres, & si sa charité leur permettoit d'entendre la douceur de sa voix, & de goûter les charmes de son entretien, il y en avoit tres-peu qui peussent joüir de l'aspect de tant de beautez. Il ne faut que lire ce que les Chroniques de l'Ordre du

Mont-Carmel nous apprennent de la paſſion de cét Agabus qui ſe joignit le premier aux Apoſtres pour la publication de l'Evangile, & qui le premier conſacra des Autels à la ſainteté de celle, à la beauté de laquelle il avoit conſacré long-temps auparavant toutes ſes affections, ſur cette Montagne où elle avoit eſté adorée long-temps avant ſa naiſſance.

Ie ne m'arreſte pas auſſi ſur ce que Saint Denys nous proteſte luy eſtre arrivé à la veuë de Marie. Il écrit luy-méme que ſi Saint Paul ne *luy eut pas appris* la Divinité de Ieſus-Chriſt, il avoit veu tant de douceur, & tant de Majeſté, tant de graces, & tant d'éclat ſur ce divin viſage, qu'il n'eut point douté que la Divinité ne reſidat en ſa perſonne. Ce grand Homme qui

n'avoit pas toûjours vécu parmy des filets & des Pescheurs; mais qui avoit passé toute sa vie dans le grand monde, & qui estoit accoustumé à la veuë des beautez de la Grece, c'est à dire des plus grãdes beautez qui fussent alors sur la terre : C'est illustre Senateur & ce grand Astrologue, qui par cette premiere qualité avoit accoustumé de ne se laisser pas surprendre aux premieres impressions, & qui par la deuxiéme estoit assez dégagé des beautez de la terre, & assez familier avec celles du Ciel : cét homme enfin si éclairé & si sçavant, si sage & si moderé ne peut pourtant se retenir à l'aspect de Marie, & oubliant à la veuë de tant de beautez, toute sa sagesse & toutes ses lumieres, donna dans cét excez & dans cét aveuglement de penser que la Divi-

nité avoit eſtably ſon ſiege ſur ce divin viſage. Grande & incomparable marque de l'excez de la beauté de Marie, effet prodigieux d'une cauſe encore plus merveilleuſe.

Si vous eſtés, grand Saint, le Martyr & l'Apoſtre de noſtre France, je puis bien vous appeller celuy de la beauté de Marie : un éloge, & un témoignage de cette force valent incomparablement mieux que mille autres depoſitions, & cent autres Panegyriques. Et c'eſt vous ſans doute qui avez inſpiré à ce grand Royaume, avec la Foy que vous y avez plantée, la veneration que ſes Roys & ſes ſujets ont fait toûjours éclater pour elle. I'oſe bien dire à voſtre honneur, & à la gloire de cette beauté, que jamais Iuge n'a ſi bien jugé que

vous avez fait ; que jamais Astronome n'a veu dans les Cieux tant de beautés que vous: & je doute fort si vostre grand Maistre dans ce troisiéme Ciel où il fut transporté, vit des beautez plus grandes que celles qui pareurent devant vous à cette premiere veuë. Mais apprenons de luy de reverer par le silence ce que des yeux mortels ne sçauroit regarder sans s'aveugler, & ce que le cœur de l'homme ne peut exprimer sans expirer.

Puisque nous sommes insensiblement montez dans le Ciel, ne quittons point ce sejour du bonheur aussi bien que de la beauté, sans admirer encore celle de Marie, & sans tirer de ce qui se passe dans ce lieu de delices, des preuves en faveur du pouvoir de ses charmes. Ce

ne ſont pas ſeulement les Peres dont l'authorité eſt d'un tres-grand poids ſur ce ſujet, mais ce ſont encore les Theologiens les plus ſcrupeuleux, qui nous apprenent que le viſage de Marie & celuy de ſon Fils adorable ſont toute la felicité des yeux des Bien-heureux; que ce ſont les deux Aſtres qui éclairent cette divine Patrie; & ſi les premiers nous diſent que le Ciel ſeroit dans une profonde nuit ſans ces deux divins Luminaires; ceux-cy nous enſeignent que la felicité ſeconde & corporelle conſiſte en la preſence & en la veuë de ces deux Viſages adorables, & de ces beautez Parfaites de Ieſus & de Marie.

Mais comme ce ne ſont pas ſeulement les hommes bien-heureux que j'appelle pour témoins de l'excez de ſes beautez,

les Anges mémes ces Esprits dégagez de la matiere ; ces intelligences accoustumées de tous temps à des beautez spirituelles, immortelles & eternelles, s'estonnent à la premiere veuë de cette beauté ; & quand elle fait son entrée dans le Ciel, apres avoir quitté un sejour qui n'estoit pas digne d'Elle, ils s'écrient avec transport, & se demandent entre eux par une sainte curiosité, qu'elle est cette beauté *delicieuse*, qui marchant appuyée sur sont bien-aymé, paroît plus belle & plus charmante que n'est l'Aurore au point du iour.

Mais pourquoy chercher parmy les Anges & les hommes, & sur la terre & dans le Ciel des preuves de la grandeur de la beauté de Marie, si le Maistre de l'une & de l'autre, & le

Souverain de toutes les creatures a esté si fort touché des charmes de cette beauté, qu'il n'a peu se deffendre luy-méme de la force de ses attraits, qu'il est venu s'enfermer dans son sein, & qu'il a vouln estre conté parmy les Esclaves de sa beauté, aussi bien que parmy les suiets de sa grandeur. Les Peres & les Docteurs de l'Eglise qui ont dit si souvent que Marie avoit attiré le Verbe Eternel du plus haut des Cieux sur la terre, & du sein de son Pere dans ses chastes flancs, doivent attribuer la cause d'une si puissante attraction à sa beauté plûtost qu'à sa pureté ou à son humilité.

Ces deux grandes vertus me font souvenir que nous sommes appellez par d'autres attraits, & qu'il faut avoir des pensées

plus relevées ; laissons cette sorte de beauté, & passons à quelque chose de plus grand. Oserions nous parler en ces termes sans l'authorité de ce méme Espoux, qui nous proteste que cette beauté dont nous venons de parler avec tant d'éloge, n'est rien en comparaison de celle qui est cachée a nos yeux, & qui embelit l'ame de Marie.

Comme la beauté sensible & corporelle consiste en des traits reguliers, en des couleurs agreablement mélangées, & en un certain air & une cettaine grace qui anime tout le reste, & qui est comme l'esprit & la forme de cette matiere ; ou pour mieux dire qu'elle n'est autre chose qu'un certain rapport & qu'une certaine harmonie qui resulte de toutes ces choses.

Aussi celle de l'esprit consiste dans un fõds de belles qualitez & des bõnes inclinations naturelles, dans un certain mélange des vertus & d'habitudes loüables, & un air de grandeur & d'elevation d'ame, mélée de force & de tendresse, qui en est comme la fleur & l'esprit: & de ces trois sortes de choses resulte ce tout charmant que nous appellons la beauté de l'ame.

Si ie voulois faire seulement une legere application de toutes ces choses à la beauté de l'Ame de Marie, quel temps ne faudroit-il pas ? pour vous dire un seul mot de chacune de ses inclinations, de la bonté de son naturel, de la douceur de son humeur, de chacune de ses vertus, de la grandeur & de la magnanimité heroïque de son ame, de la force & de l'esten-

duë de ſon eſprit, & de la tendreſſe & de la generoſité de ſon cœur. Vn Volume tout entier ne ſuffiroit pas pour chacune de ſes perfections, & vous iugez bien que ce n'eſt pas par la ſterilité de mon ſuiet que ie coupe icy tout court. Vous me devez tenir aſſeurement quelque compte de ce que dans une ſi grande abondance de matiere i'affecte tant de brefueté, & que i'eſtouffe pour l'amour de vous un ſi grand nombre de penſées qui me viennent dans l'eſprit.

Mais non, Meſſieurs, peut eſtre ne m'avez-vous pas tant d'obligation que vous pourriez penſer. Car quand ie voudrois ie ne ſçaurois par où commencer ny par où finir; & le nombre de ſes vertus, & leur extreme perfection me met dans la

neceſſi-

neceſſité de me taire ; c'eſt donc mon impuiſſance qui m'arreſte, & non pas ma retenuë. Il ſuffit de dire qu'elle a eu autant de beautez qu'elle a eu des vertus & qu'elle les a toures poſſedées dans un degré le plus eminent, & le plus heroïque que l'on puiſſe imaginer. Le Saint Eſprit a creu ne pouvoir nous en faire comprendre la grandeur autrement qu'en nous diſant qu'elle en eſt la ſource & le principe. Il nous apprend par ſa bouche qu'elle eſt la Mere de la belle Dilection, de la ſageſſe, de la gratitude, & de la crainte, & de l'eſperance ; & il ne faut pas s'eſtonner ſi elle eſt la Mere de toutes les Vertus, puis qu'elle a merité d'eſtre la Mere de celuy qui eſt le Roy & le Dieu des Vertus.

Vous ſerez bien ſurpris quand

apres vous avoir parlé avec toute la force & toute l'Energie possible pour exalter les graces & les charmes de Marie, & pour vous donner des idées dignes de ces deux grandes beautez dont ie viens de vous entretenir ; je vous diray que toutes ces beautez ne sont rien, que tous ces attraits si vantez doivent perdre ce nom aupres de ceux dont j'ay à vous parler, & que tous ces merveilleux appas cedent à ceux que j'ay retenus pour cette troisiéme partie de la beauté: elle est aussi élevée par dessus les deux dernieres que la grace l'est au dessus de la nature. C'est un ordre infiniment au dessus aussi bien en beauté qu'en tout le reste des biens; & ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle celuy de la grace, puis que tout en

eſt beau, charmant & agreable, & que la grace & la beauté ne ſont pas des équivoques de noſtre langue, mais des manieres de parler de la Theologie la plus exacte. Elle nous apprend que le propre de la grace c'eſt de rendre la creature belle & charmante aux yeux de Dieu; & que ſa nature eſt une participation de cette ſupreme beauté dont les Platoniciens nous diſoient que la beauté des creatures n'eſt qu'un rayon & un écoulement.

C'eſt-ce que le S. Eſprit a voulu nous faire comprendre dans ce Cantique par ces trois termes dont une ſeule paraphraſe vaudroit mieux que tous les eloges du monde, & il ne pouvoit nous marquer plus expreſſement ces trois ſortes de beautez dont nous parlons, qu'en di-

ſant à ſon Eſpouſe qu'elle eſt belle, douce, & agreable. La beauté comme vous ſçavez convient proprement & dans la maniere de parler ordinaire du monde à celle du corps, la douceur à celle de l'ame ; mais l'agreement ne ſçauroit mieux s'appliquer, qu'à cette troiſiéme partie de la beauté qui eſt toute Divine, & qui porte par excellence le nom de grace. Auſſi adjoute-il pour achever le dernier trait de cette beauté, une comparaiſon qui nous en fait comprendre & la nature & la perfection. Vous eſtes belle, dit-il, ma bien-aymée ; vous eſtes douce, & vous eſtes agreable comme la Ville de Hierusalem. Ceux qui ſçavent que celle d'en-haut eſt toute remplie de delices & de charmes, mais de charmes tous Divins,

& des delices toutes celeſtes, & que ces beautez ſont d'une ordre plus relevé que celles du corps & de l'eſprit, ceux dis-je qui fairont reflexion ſur ce terme, & qui ſçavent que la Hieruſalem d'ici bas n'a pas aſſez de beauté pour ſouſtenir cette comparaiſon, connoiſtront la verité de ce que je dis; & que cette derniere partie de la beauté qui provient de la grace, eſt toute celeſte, toute ſurnaturelle, & toute Divine.

C'eſt ici le lieu de parler de la grace de Marie, mais c'eſt bien mieux celuy de ſe taire: & que pourrois-je vous dire ſur un ſujet ſi vaſte, ou pluſtoſt que ne pourrois-je pas dire ſur une matiere ſi immenſe. Ie croy que pour ne me perdre pas dans ce grand ocean il faut ſe conduire par cette belle Eſtoille de la

Mer, & revenir à celuy que nous avons pris pour guide dans cette longue navigation. Si cét Ange nous asseure qu'elle estoit remplie de grace, avant que par son discours il eût ménagé nostre salut, de quelle grace doit elle estre remplie apres avoir reçeu la grace substantielle dans son sein. Je passe soûs un silence affecté tout ce que disent les Theologiens du nombre de ses graces & de leur grandeur inconcevable. Quand ils nous asseurent que dans le premier moment de sa vie elle en eût plus que tous les Saints ensemble n'en ont jamais eu à la fin de la leur, ils font bien voir que Marie avoit déja long-temps auparavant le Nom que cét Ange luy donna. J'oublie toutes les comparaisons que les Peres font du nombre de ses graces

avec l'ocean & le Soleil, & je m'arreste à ce mot que j'ay dit sans y penser qu'elle avoit reçeu la grace dans son sein.

Car pour achever l'eloge de la beauté de Marie ne pensés pas que cette derniere beauté que j'ay si fort exaltée au prejudice de deux autres, ne pensez pas dis-je que cette beauté surnaturelle & Divine ne soit que dans son ame. Ce n'est pas seulement comme dans les autres creatures où la grace ne fait qu'embelir l'esprit qui en est le siege. mais en Marie la grace, l'autheur de la grace méme, cette grace primitive & substantielle n'a pas seulement esté dans son ame ; mais elle a demeuré dans son corps unie plus intimement pendant neuf mois à son sein que cette habitude surnaturelle ne l'est

avec les ames les plus saintes & les plus innocentes. Il est donc seur que la grace n'a pas seulement rendu plus éclatante la beauté de son ame, mais qu'elle a donné encore des nouveaux agreémens à celle du corps. Et si celle-cy comme nous avons desia dit si souvent, n'est qu'un rayon de la beauté Divine, quel éclat n'aura-elle pas reçeu de cette intime union avec le corps de ce Soleil invisible?

Mais comme cette beauté est proprement ce que nous appellons la sainteté, & qu'estant d'un ordre tout Divin elle appartient à la dignité de Mere de Dieu, nous en parlerons mieux à propos en parlant des grandeurs de cette divine Maternité. Il suffit que nous l'avons regardée dans ce premier point

comme le dernier trait, & s'il eſt permis de parler ainſi comme l'eſprit de la beauté de Marie. Car ſi la beauté conſiſte en trois choſes qui en ſont comme la matiere & les proprietez, où comme parlent les Philoſophes plus dégagez de la matiere le corps, l'ame, & l'eſprit il faudra dire que les traits & les lineamens en ſont le fonds & la matiere, les couleurs & la proportion l'ame & la forme, & que l'air, la grace, l'eſclat & la lumiere qui vivifient les autres parties en ſont l'eſprit.

Ainſi celle de Marie peut eſtre compoſée de ces trois choſes, de la beauté du corps, de celle de ſon ame, & de la plenitude de ſa grace: ſes beautez viſibles en fairont le fonds, ſes inclinations & ſes vertus la

forme,& cette lumiere ſurnaturelle qui vient immediatement de Dieu en faira l'achevement l'eſprit & la perfection. Ce ſeront encore ces trois parties differentes que les relations de la Terre Sainte mettent dans le Mont-Carmel, dont la plus baſſe eſt remplie des vallons & des forets, & la deuxiéme embellie des païſages & des fontaines, & dont le ſommet eſt coronné de mille fleurs. Je ne m'eſloigneray guere, par là, ny des paroles que j'ay priſes pour mon texte,ny de celles de ce Divin Panegyrique que je n'ay fait que paraphraſer, & où l'Eſpoux n'a pas oublié les beautez du Carmel pour en faire honneur à ſon Eſpouſe, en comparant ſa belle teſte à celle de cette ſainte Montagne.

Il eſt pourtant vray de dire

que nous ne ſommes encore qu'aux pieds du Carmel, bien éloignez de la partie la plus élevée de cette Montagne, puis que nous n'avons encore rien dit dans tout ce diſcours de la perfection de la beauté de Marie. Sa beauté n'eſt pas ſeulement, comme j'avois l'honneur de vous dire il y a quelques momens, grande, extraordinaire, ſurprenante, merveilleuſe, & divine ; elle eſt encore toute parfaite : & c'eſt cette perfection qui faira la plus belle & la plus achevée partie de ſon Eloge. Il faut pourtant dégager ma parole en paſſant, & vous montrer comme ie vous l'ay promis, que Marie n'a pas ſeulement toute ſorte de beautez, mais encore quelles ſont incomparablement plus grandes que celles de toutes les au-

tres creatures, & qu'elles sont au dessus de toute comparaison.

Je ne sçaurois pourtant pas oublier celle dont ce Divin Amant se sert dans ce sacré Poëme, pour nous faire entendre que les beautez de son Espouse n'en souffrent point; car sans compter qu'en plusieurs endroits il l'appelle la plus belle de toutes les filles, il adjouste que la beauté de celle qu'il ayme, est audessus des autres filles, autant que le lys est audessus des épines. S'il disoit qu'elle est belle comme le lys, il fairoit une comparaison, mais il se garde bien de comparer une chose incomparable. Il fait donc ce que les Matematiciens appellent une proportion; ce que le lys est à l'êgard des épines, dit-il, Marie l'est à l'êgard

des

des autres filles. Quelle comparaiſon de la beauté du lys avec celle des êpines ? quelle beauté a t'on jamais remarqué en elles? il n'y en a aucune ſans doubte, & c'eſt ce qui rend la proportion fort juſte. Car il n'y a nul rapport de la beauté de Marie à celle des autres creatures.

Mais pourquoy ce Divin Amant parlant des êpines a penſé pluſtoſt à un lys qu'à une roſe qui en eſt toûjours environnée : on ne voit guere de ces ſortes de fleurs parmy les êpines ; la penſée eſt trop extraordinaire pour n'eſtre pas miſterieuſe. Autrefois un grand ennemy des ennemis de la Conception Immaculée, diſoit fort à propos ſur le ſujet de ce Myſtere que les êpines eſtant naturelles à la roſe, & ne l'eſtant

pas au lys, l'Espoux a voulu marquer par là combien les épines du peché sont estrangeres à Marie, & combien celuy d'origine qui est le vice de la nature est éloigné de l'innocence de son ame. Il pourroit dire maintenant à propos, que les épines tiennent si fort à la rose, qu'elles en font comme une partie; mais qu'elles n'ont rien de commun avec le lys, & qu'ainsi les beautez de toutes les filles du monde n'ont rien de commun avec celle de Marie: Et qu'elle en est plus éloignée, que la beauté du lys ne l'est de la rudesse des épines & d'autant plus, que comme nous allons voir, la seule beauté de Marie est parfaite & accomplie.

Cette perfection est tres-bien marquée par cét autre passage

du Cantique, dont je me ſuis reſervé de vous parler, & où par un ſaint emportement, ce Divin Eſpoux luy dit, vous eſtés toute belle ma bien-aymée, & il n'y a aucune tache en Vous. Il devoit ce me ſemble ſe contenter de dire qu'elle eſt toute belle, puiſque c'eſt tout dire. Mais ce qui ſuffit à la verité ne ſuffit pas à l'amour, & dans cette rencontre cette agreable explication & ce redoublement de penſée ſervira merveilleuſement à vous expliquer la mienne, ſur cette perfection de la beauté de Marie.

Je vous l'avois déia dit, & vous voyez bien que j'ay le S. Eſprit méme pour garand de ma propoſition, qu'afin qu'une beauté ſoit parfaite, il ne ſuffiſoit pas qu'elle eût toutes les beautez, mais qu'il faut encore qu'elle

n'ait aucun deffaut ny aucune tâche : c'eſt ce qui me ſera fort aiſé de vous monſtrer à l'êgard de Marie, mais tres-mal aiſé de le faire en ſi peu de mots que je ſouhaiterois. Ie fais en effet tous mes efforts pour abreger ce diſcours, & pour ne me laiſſer pas emporter à l'abondance de mon ſuiet, & à la foule des penſées qu'il fait naiſtre dans mon eſprit.

Il me faut pourtant parcourir ces trois ſortes de beautez dont ie viens de vous entretenir, & qui font cette parfaite beauté dont ie parle : & vous montrer que chacune de ces parties a eſté parfaite, parce qu'elle n'a eu aucun deffaut, ny aucune imperfection. Commençõs par celle qui ſe preſente d'abort à nos yeux, & à laquelle on reproche beaucoup

des deffauts. La beauté, dit l'Escriture, est méprisable, parce qu'elle est passagere & inconstante; mais comme c'est le vice de toutes les perfections qui sont dans le monde, il faut parler de celuy qui luy est particulier.

La beauté sensible de toutes les creatures a un grand deffaut, & qui luy est comme essentiel, quoy qu'il soit tout à fait contre l'intention de son Createur; au lieu qu'elle nous devroit conduire à la beauté dont elle tire son origine, elle nous en destourne. Elle nous conduit veritablement à la connoissance de la beauté du Createur, mais elle nous éloigne de son amour; & si les Philosophes par la beauté des creatures ont connu celle de Dieu: les Amans & les adorateurs prophanes par leur

amour se sont rendus incapables de celuy qu'ils devoient à cette souveraine beauté.

Vous sçavés sans doute, ce qu'on dit de la beauté de Marie, & ce seroit une extravagance d'en douter apres l'authorité de tous les Peres, de tous les Theologiens, & de tous les Docteurs de l'Eglise. Ils demeurent tous d'accord, que la veüe de si beauté donnoit des pensées toutes Celestes & toutes Divines, & conduisoit également ceux qui avoient le bon-heur de la regarder, à la connoissance, & à l'amour de la Divinité. Il faut vous expliquer cét effet particulier par une comparaison tirée de mon propre sujet, & de cette deffinition si familiere parmy ces Philosophes, qui disent que la beauté est un écoulement & un rayon de la Divinité.

La lumiere qui touche nos yeux devroit naturellement nous repreſenter le principe d'où elle procede, elle le fairoit auſſi, ſi elle n'en eſtoit empéchée par l'indiſpoſition du ſujet qui la reçoit. Quand les rayons du Soleil tombent ſur la *blancheur* d'une muraille, nous ne voyons pas à méme temps la blancheur, & le Soleil ; & cette couleur qui frappe nos ſens, en devenant l'objet, fait que nous ne voyons pas d'un méme regard le Soleil. Il eſt vray que cette blancheur n'eſt que la clarté de cét Aſtre : mais comme ce corps qui la reçoit eſt rude, & coupé par mille & mille petites eminences, & cent mille petites foſſes, la lumiere eſtant renvoyée en mille points differens, elle eſt entierement diviſée, & cette peinture eſtant ainſi dé-

chirée ne peut nous representer le Soleil que tres-imparfaitement. Et pour une marque évidente de ce que j'avance, c'est que si ce corps venoit à estre poly, & perdre cette rudesse, & ces inegalitez de sa surface, vous y verriez le Soleil, aussi beau & aussi éclatant comme il est en luy méme.

Adjoustons à cette division qui provient du suiet, celle qui se prend des differentes manieres de voir. On peut regarder un obiet (& c'est ce qui fait les trois diverses parties de l'Optique) de trois differentes façons selon que le rayon est droit, ou reflechi, ou rompu. On peut regarder le Soleil en luy-méme; on peut le voir dans un miroir, & on le voit sur tous les corps colorez. Cette derniere maniere de voir est

tres-imparfaite, & bien differente des deux autres ; bien loin qu'elles nous rende le Soleil visible, on peut dire qu'elle nous empéche de le voir, & qu'il faut estre fort Philosophe, pour voir le Soleil dans une muraille : c'est la raison qui nous montre qu'il y est, & ce ne sont pas les sens qui nous l'y font appercevoir.

Il vous seroit fort aisé de faire de vous méme l'application de tout cecy à nostre suiet ; mais il me seroit fort difficile de ceder à un autre la gloire de parler de la beauté de Marie. Ie vous demande excuse, si ie m'estends un peu plus qu'il ne faudroit sur cette matiere ; je vous promets en échãge de me resserrer, & de passer desormais legerement, sur les autres pensées qui s'offriront à moy.

La beauté qu'on remarque sur le visage des belles personnes, est sans doute un rayon de cét Estre qui est la beauté par essence. Mais ce rayon tombant sur des creatures imparfaites, & pleines de mille petites élevations causées par l'orgueil, & de mille petits vuides produits par l'amour propre, se divise entierement, & est renvoyé en differens endroits : & ainsi il ne faut pas s'estonner, si loin de nous representer cette beauté infinie d'où il partoit, il ne nous represente que les couleurs & les traits particuliers du sujet, qui le recevant luy communique cette imperfection; & il faut estre fort détaché de la matiere pour y considerer Dieu seul, & ne faire point d'équivoque.

Il n'en est pas de même de

Marie, car outre qu'elle reçoit de ces Divins rayons elle seule plus que toutes les autres creatures, elle n'a rien en elle qui ne soit parfaitement pur & poli: tout est en elle, si l'on peut parler en ces termes, applani par la profondeur de son humilité, & tout y est parfaitement poli par la grandeur de sa pureté. Il ne faut pas donc trouver estrange si ces rayons qui ne souffrent pas la moindre fraction, nous representent la beauté de Dieu, & nous conduisent à luy; de méme que le rayon droit, & celuy qui est reflechi par un miroir, nous font voir le Soleil, & ne nous laissent pas appercevoir la matiere dont ce miroir est cōposé.

Marie est un miroir sans aucune tâche, dans lequel on ne peut rien voir que celuy qui la

remplie de lumiere ; elle eſt non ſeulement un miroir qui nous repreſente le Soleil ; mais elle eſt encore un de ces miroirs ardents, qui recevant de toutes parts ſes divins rayons, les ramaſſe dans ſon cœur, & concentrant ce feu celeſte dans ſon ſein, nous fait voir icy bas, ce Dieu qui habite dans des lumieres eternelles & inacceſſibles.

Ie reviens à vous, grand Apoſtre de noſtre France, divin Predicateur de la beauté de Marie, qui par voſtre mépriſe nous en avez fait un éloge plus manifique que tous les autres qui nous en ont dit des grandes veritez. On peut dire de voſtre erreur, ce qu'on dit de l'incredulité d'un autre Apoſtre : Et voſtre doute n'a pas moins ſervy aux devots

de

de Marie pour prouver la perfection de ſa beauté, que ſon incredulité fut utile à l'Egliſe pour eſtablir la creance de la Reſurrection de Ieſus-Chriſt. Nous avons donc grand ſujet de vous pardonner cette beveüe ; & ſi vous avez pris une parfaite copie pour l'original, ſi vous avez pris le rayon reflechi pour le rayon droit, & ſi vous n'avez pas diſtingué entre le Soleil & le parhelie, nous devons ſans doute vous excuſer. Souvent on eſt plus troublé par vne lumiere trop éclatante, que par l'eſpaiſſeur des tenebres : celles-cy ſervent à conſerver noſtre veüe, & celle-là peut nous aveugler pour toûjours. Lors qu'eſtant en Egypte vous futés frappé d'eſtonnement à la veüe de ces tenebres effroyables qui mar-

quoient l'éclipſe du Soleil de Iuſtice : voſtre ſcience vous fournit aſſez de lumieres pour découvrir la Divinité veritable de cét homme ſouffrant ; & maintenant que vous eſtés ſaiſi d'admiration à la veuë de tant d'éclairs, & de tant de feux qui partent des yeux de Marie, & des douces clartez de cette Lune myſtique, vous en eſtes ſi fort ébloüy que vous ne diſtinguez plus entre l'ombre & la realité, entre le corps & la figure, entre le rayon & le Soleil, entre la Lune & l'aſtre qui l'èclaire, enfin entre un Dieu & une pure creature. Vous qui avez ſi bien écrit de tous les Noms de Dieu, vous qui avez parlé ſi ſçavament des Hyerarchies celeſtes : comment avez-vous peu confondre le nom inefable de Dieu, avec

celuy d'une fille, & mettre dans une méme Hyerarchie la creature & le Createur.

Si parlant à un si sçavant Astronome, le peu que ie connois de cette science pouvoit me faire pardonner quelques mouvemens irreguliers; je vous demanderois pourquoy cét homme si entendu dans les choses celestes, se trompa si fort dans ses supputations, & pourquoy il fut plus confondu à la veuë de cette Lune pleine, que par l'éclipse du Soleil si surnaturelle, & si contraire aux principes de l'astronomie. Seroit-ce que comme vn homme qui n'auroit jamais veu le Soleil, se mesprendroit aisement en voyant une belle Lune dans l'épaisseur d'une profonde nuit; ainsi les premiers Chrestiens qui n'avoient

jamais veu Iesus-Christ, ne pouvoint regarder celle qu'il avoit laissée à sa place en s'éloignant de la terre, sans estre ébloüis de ses clartez. Seroit-ce encore que comme les yeux sont les miroirs de l'ame, & que les traits d'un visage sont les marques certaines de l'assiete, & des qualitez de l'esprit : seroit-ce dis-je, que la physionomie trompa ce sçavant Philosophe, aussi bien que la Iudiciaire. Il vit sans doute à travers les beautez corporelles, des charmes encore plus divins ; & la finesse de son esprit luy découvrit dans ce corps, une ame encore mille fois plus belle que les apparances qui la cachoint.

Oüy Messieurs, la beauté spirituelle de Marie est encore plus parfaite que celle de son corps ; & son Divin Espoux

ne peut s'empécher de dire tres ſouvent, qu'il n'y trouve point de comparaiſon. Si vous vous ſouvenez de ce que nous avons dit, que celle là conſiſtoit dans un raport, & un composé, des inclinations, des diſpoſitions, & des habitudes de cette belle ame, avec un certain air de douceur & de Majeſté, de force & de tendreſſe, qui ſe repend également ſur ſon eſprit, & dans ſon cœur; il ſera fort aiſé de concevoir la difference qu'il y a de la perfection de cette beauté, avec celle de toutes les plus belles ames qui furent jamais.

Celles qu'on appelle ainſi dans le monde, ſont toutes remplies d'imperfections; celle qui a de la tendreſſe manque de force, & celle qui a de la generoſité a de la dureté, celles qui

ont de la gratitude n'ont pas de vigueur, & celles qui ont de la douceur n'ont pas la grandeur de courage. Vne ame qui est fort éclairée, n'a pas ordinairement assez de chaleur; rarement trouve-on un grand esprit avec un bon cœur, & des grandes lumieres avec un bon naturel. Mais quand par impossible, on trouveroit une ame ornée de toutes les vertus, & de toutes les bonnes qualitez de l'entendement & de la volonté; & que tout cela ne seroit pas terni par aucun vice, & par aucune mauvaise impression: il seroit toûjours vray de dire qu'il y a dans les ames les plus iustes, & les plus heroiques, quand elles seroint mesmes dégagées entierement de l'amour propre, & de toute sorte de vanité & de foiblesse, un certain deffaut

qui n'eſt pas un vice, mais qui eſt une tâche & une imperfection, lequel ternit cette beauté, & en fletriſſant tout l'éclat, l'empéche d'eſtre accomplie.

Vous devinez d'abord que je veux parler de cette inclination naturelle au bien ſenſible, que tous les hommes ont en naiſſant, & qui eſt inſeparable de leur infortunée condition, & laquelle eſt un reſte malheureux de cette deformité que contracterent nos premiers parens, quand ils perdirent cette beauté qu'ils avoient receüe de la main de Dieu. Elle n'eſt pas un peché, mais c'eſt un deffaut qui vient du peché, & qui conduit au crime, il ne nous rend pas à la verité horribles aux yeux de Dieu; mais il empéche une ame d'avoir cette parfaite beauté dont nous parlons,

& qui ne s'eſt jamais trouvée que dans l'ame de Marie.

Il eſt de foy qu'elle n'a point eu ce deffaut, & ſoit que cette pente naturelle au mal, & cette inclination dereglée ait eſté eſteinte par la force de ſa grace & de ſa charité, ou enchaînée, comme parloint autresfois ceux qui ſe cõnoiſſoint peu en beauté; il eſt certain que cette tàche n'a produit aucun effet dans ſon ame. Mais ceux qui ont la veuë un peu plus fine, diſent tous d'un commun accord, avec tous les Theologiens, que cette inclination ne fut jamais en Marie. Elle n'a pas ſeulement joüy de tous les privileges, & de tous les appanages de l'innocence, & de la juſtice originelle qui fut accordée à ce premier prevaricateur: mais elle a encore poſſedé tou-

tes les graces, & toutes les benedictions qu'à porté icy bas le Reparateur.

On voit souvent des Parterres richement émaillez de toutes sortes de fleurs, ou la blancheur des lys, ou la pourpre des renoncules, ou la fraicheur des Roses, ou la bigarreure des Anemones & des Tulipes, ou le parfum des Acassies & des Tubereuses font à l'envy à qui flatera plus doucement nos sens. Vn jardin pourtant si delicieux & si charmant ne laisse pas d'estre une terre maudite, toutes les rosées qui tombent des Cieux pour le fertiliser, ne peuvent pas luy oster cette malediction qui fut iettée sur luy dans le commencement du monde. Malgré toutes les richesses du Printemps dont sa surface est

embellie, son fonds se sent des rigueurs d'un Hyver, aussi cruel que necessaire, & la beauté de tant d'agreables productions luy laisse encore cette mal-heureuse disposition à ne produire de luy-mesme que des ronces & des épines.

On trouve quelques-fois des ames assez bien nées, embellies de *toutes sortes des vertus*, *ou* l'innocence & la pureté, ou la force & la tendresse, ou le brillant & le solide, ou la regularité de tous les mouvemens, & le calme de toutes les passions charment les cœurs & les esprits; mais une ame si parfaite & si heroïque, n'est pas affranchie de la convoitise; & des dispositions si belles, des inclinations si loüables, des habitudes si honnestes ne luy font pas perdre

cette mal-heureuſe pente qu'elle a pour le mal ; tous les threſors de la raiſon, & de la grace dont ſes puiſſances ſont enrichies, ne changent pas ce fonds d'orgueil, d'amour propre, & de malignité qui luy eſt ſi naturel : & toutes les graces qu'elle reçoit d'en haut, pour de ſi nobles productions, luy laiſſent encore cette maligne diſpoſition à ne porter d'elle meſme que des fleurs empoiſonnées, & des fruits dignes de mort.

Il n'en eſt pas ainſi de Marie : elle eſt un jardin ſelon le langage de ſon Eſpoux, mais c'eſt un jardin fermé par le glaive d'un Cherubin : c'eſt-ce jardin de delices, ce Paradis terreſtre, où l'on ne voit pas ſeulement des fleurs de toute eſpece, & d'une beauté toute divine, mais on en trouve le plan re-

glé de la propre main de Dieu, & les compartimens dressez par la sagesse eternelle ; son fonds est encore plus beau, & plus riche mille fois que toutes ces divines productions.

Ie parle icy, Messieurs, de la beauté de l'ame de Marie ; car si je parlois de celle du corps, ie me garderois bien de tenir ce langage. Ie sçay tres-bien que ce jardin fermé a porté le lys des vallées, & cette fleur des champs dont la divine odeur a embeaumé tout l'Vnivers, & dont la beauté est plus riche & plus precieuse que tout ce qu'il y a de beau & de riche sur la terre, & dans le Ciel, parmy les hommes & les Anges ; & pour dire tout en un mot, qui est mémes plus belle que sa tige.

Aussi est-ce cette divine Fleur qui a communiqué à cette terre

toute ſa beauté, elle a eſté faite exprés pour porter le ſecond Adam, comme le Paradis Terreſtre avoit eſté fait exprés pour porter le premier; & ſi ce premier jardin ne perdit point ſa benediction, & n'eut aucune part à cette malediction que le peché de ſon Maiſtre attira ſur toutes les creatures, de combien de benedictions, de quelles graces, de quelle ſainteté a eſté embelli ce jardin de delices qui a fait naiſtre le Redempteur, & qui a eu part à toutes ſes graces. Achevons enfin par cette grace le dernier trait de la beauté de Marie, & voyons en peu des mots la perfection de cette troiſiéme maniere de beauté qu'elle poſſede, & que nous appellions tantoſt la lumiere, l'eſprit, & la vie de celles dont nous avons parlé.

Faut-il s'arrester en parlant aux devots de Marie, à montrer que sa sainteté n'a aucune tâche, & qu'elle n'a jamais esté ternie par le moindre de tous les pechez. I'ay l'honneur de parler dãs vne Ville tres-Catholique, je parle dans la Chapelle du Mont-Carmel. Il n'y a que les heretiques du siecle passé qui ont eu l'effronterie de mettre des pechez veniels dans l'ame de Marie. Il n'y a que des libertins de ce siecle, ou pour mieux dire les ennemis de nostre liberté, qui ont remarqué des tâches dans ce divin Soleil. Ie passe legerement sur cét endroit, de peur de convertir ce Panegyrique en une satire, & changeant de stile, d'allumer l'indignation au lieu d'inspirer l'amour. Ne quittons point une passion si douce & si agreable

pour courir apres des miſerables, que l'orgueil & l'opiniatreté ont rendus les ennemis d'un Myſtere dont ils devroint eſtre les Predicateurs. Si ie m'engageois plus avant, j'aurois peine à retenir mon cœur; abandonnons ces ingrats à leur mauvaiſe fortune, ils ſont aſſez punis par la privation de *la connoiſſance* de cette parfaite beauté.

Ioignons nous avec ces Theologiens de la meilleure Eſchole, qui ſoûtenants le parti de la Mere de la Sageſſe & de la parole Eternelle, ont merité d'exceller, & dans la Chaire & dans l'Eſchole. Ce ſont eux qui nous ont apris, & la choſe & la maniere, & qui nous ont fait voir clairement que Marie, bien loin d'avoir iamais eu le peché d'origine, a eſté mémes

exempte de ſa debte, & de l'obligation la plus éloignée de le contracter. Tant ils ont eſté jaloux avec le Saint Eſprit, de la parfaite beauté de ſon Eſpouſe, & ſoigneux d'éloigner de cette terre benie juſques aux derniers confins, non ſeulement les armes & la guerre, mais encore le moindre bruit. Ils nous ont demontré que Marie ne devant ſon Eſtre qu'à ſon Fils, & n'eſtant venuë que pour l'amour de luy ſeulement, elle n'a jamais eu la moindre communication avec le peché; & que ſon exiſtence, auſſi bien que toutes ſes beautez ſont un effet des merites, & du ſang de Ieſus-Chriſt: ayant eſté ainſi rachetée de la plus noble maniere qu'on puiſſe s'imaginer, puis qu'elle eſt la Fille aiſnée, ou comme diſent quelques Peres,

la Fille unique du Redempteur.

Par ce moyen, ce dernier genre de sa beauté qui est tout spirituel & surnaturel, n'a pas eu la moindre tâche; & cette divine lumiere n'a point eu d'autre ombrage que celuy du Saint Esprit, & de la vertu du Tres-haut qui survint en elle. Il n'y a rien en Marie de naturel, tout est venu des merites de *son Fils*, & tout en appartient à l'ordre hypostatique. Aussi pour rendre parfaite une beauté surnaturelle, il falloit qu'il n'y entrât rien de naturel, & que les qualitez, & la nature, le fonds, & les accidens fussent surnaturels: & c'est ainsi qu'il est arrivé à Marie, puis que ce qu'il y a eu de plus naturel en elle, est tout surnaturel & tout divin, un effet de la grace, & non pas

de la nature ; ſa Maternité méme ayant eſté & divine & naturelle tout enſemble.

Comme cette derniere beauté eſt l'ame des deux autres, il faut avant de quitter cét endroit, vous montrer comment elle a donné de l'éclat à leur perfection. Il n'eſt pas eſtrange que cette divine lumiere que nous appellons la beauté, contracte quelque imperfection du ſujet où elle eſt receuë. Parce quelle tombe ſur un eſtre imparfait, qui vient à la verité de Dieu, comme puiſſant, mais non pas comme beau, elle eſt plus propre à nous faire connoiſtre ſa puiſſance que ſa beauté. Il n'en eſt pas de mémes de Marie, qui n'a eſté crée que par les merites de Ieſus Chriſt, & qui n'a eſté faite que pour l'amour de luy. Son eſtre tout na-

turel qu'il eſt, ne venant pas de Dieu ſeulement comme puiſſant, mais encore entant qu'il eſt beau, n'eſt pas moins un effet de la grace Divine que de la Toute-puiſſance; & ainſi ſa beauté eſtant receuë dans un eſtre qui n'eſt que grace, & que beauté, ne peut ſervir qu'a nous faire connoiſtre cette beauté infinie dont elle eſt ſortie, & pour qui elle a eſté produite.

Pour cette inclination naturelle qui nous porte au mal, & qui eſt un deffaut de toutes les plus belles ames, il eſt évident que Marie ne pouvoit pas l'avoir; puis que la ſienne avoit eſté formée par les mains de la grace, & que ne tenant rien de la nature ſeule, elle nous conduiſoit directement à celuy qui eſt l'Autheur de cét ordre ſurnaturel, dans lequel il n'y a jamais

aucun deffaut, parce que les creatures n'y ont aucune part. Quand un des plus anciens devots de Marie a dit, que dans sa formation la nature ne fit que suivre la grace, n'ayant pas osé la devancer, il nous apprend assez, qu'en elle il faut regarder la grace comme la matiere, & le fonds de la nature, qui ne pouvoit pas faire de moins que de suivre les inclinations de son sujet. Ainsi toutes les puissances de cette belle ame estoient portées vers le souverain bien, avec plus de rapidité, & avec plus de plaisir, que les ames les plus foibles ne sont entraisnées au bien sensible & vers les creatures. Toutes ses passions n'estoient pas moins soumises à la raison, que sa raison l'estoit aux mouvemens du Saint Esprit: & l'Autheur de la grace

estant le centre dont elle estoit sortie, il ne faut pas s'estonner si elle retournoit à luy avec plus d'impetuosité, que ne font les choses les plus pesantes vers le centre de la terre.

Tout cecy se peut aisement demontrer par une comparaison qui pour étre fort ordinaire, ne laisse pas d'estre extraordinairement belle. Si le Saint Esprit ne l'eut pas faite le premier, vous la trouveriez sans doute un peu trop poëtique; mais nous ayant esté donnée de si bonne main, & dans un poëme aussi sacré que l'est cette agreable description, que l'Espoux fait des beautez de son Espouse, nous pouvons la recevoir avec autant de respect que de joye: & ie ne sçaurois mieux faire que de m'en servir pour mettre la derniere main à la

peinture de cette beauté incomparable.

Il n'eſt rien dans le monde de ſi beau que l'Aurore quand elle commence de ſe lever; tous les Amans s'en forment des idées pour exprimer l'éclat des objets qu'ils adorent; tous les beaux eſprits ont embelli leurs ouvrages des riches deſcriptions de ſes beautez : les voyageurs, les malades, les ſçavans, les artiſans, tous les hommes enfin l'attendent, & la regardent avec plaiſir : les oiſeaux, les fleurs, les animaux, les plantes, & toutes les choſes les plus inſenſibles ſe rejoüiſſent à la naiſſance de cette belle meſſagere du Soleil. Les Poëtes n'ont point trouvé dans toute la nature des choſes, ny aſſez rares, ny aſſez riches pour faire l'éloge de ſa beauté. Apres

l'avoir embelie des traits d'or & d'azur, de vermillon & de pourpre, apres l'avoir parée des rubis, de corail, des ſaphirs, & des perles; apres l'avoir enrichie de l'éclat des diamans, de la fraicheur des lys & des roſes, des parfums de flore, de la douceur des zephirs, & du chant melodieux des oiſeaux; apres l'avoir animée des feux, de brillans, de rayons, & d'éclairs; ils avoüent enfin que tous ces ornemens ſi pompeux & ſi magnifiques ne ſont pas capables de faire une digne peinture d'une beauté ſi celeſte & ſi divine.

Mais ce n'eſt pas à eux qu'il faut demander la cauſe de cette beauté ſi charmante, & la raiſon de cette joye ſi generale que repend dans tout le monde la naiſſance de l'Aurore. On

connoît assez que c'est cette grande difference qu'il y a de ses premieres clartez, aux tenebres qui avoient regné pendant toute la nuit, qui fait que la nature qui auoit esté ensevelie dans l'horreur du tombeau, ressuscite tout d'vn coup à une nouvelle vie, & que toutes les choses reprenent ce premier éclat que l'obscurité avoit aneanti.

Si nous tâchons de penetrer d'avantage, ceux qui donnent plus à la raison qu'aux paroles, nous diront que toutes ces beautez, ne sont autre chose que les premiers rayons du Soleil, qui rombent sur les parties les plus pures, & les plus subtiles de nostre terre que son action avoit élevées dans l'air; & que cette premiere lumiere frappe si agreablement nos

sens,

ſens, parce qu'elle chaſſe les tenebres qui ſont ſi affreuſes; & qu'elle charme nos eſprits & nos cœurs, parce qu'elle eſt la premiere production, & la fille aiſnée du Soleil; & comme l'éclat & la fleur de la lumiere de cét Aſtre, ſans lequel elle ne ſeroit point, & ne ſçauroit ſubſiſter un moment.

Voila un crayon aſſez imparfait de la perfection de la beauté ſurnaturelle de Marie. Ne vous ſemble t'il pas que vous voyez apres cette nuit profonde qu'à répendu ſur toute la terre le peché du premier homme, ſortir du ſein de la Divinité, comme d'un horizon infini, ce Soleil tout éclatant de gloire qui a enrichi de ſes premiers rayons, & embelli de ſes premieres graces la plus pure de toutes les creatures, qu'il avoit

par la force de ſa lumiere tirée du fonds du neant, & choiſie entre toutes par ſon amour, dans ce vaſte ocean des eſtres poſſibles. Si vous aviez la veüe aſſez fine, vous comprendriez l'épaiſſeur de ces tenebres du peché, les brillans infinis de ce Soleil de Iuſtice, la pureté de cette creature, les motifs & les avantages de ſa predeſtination, le choix & la fleur de toutes les graces qui ſont tombées ſur elle : vous connoiſtriez la grande difference qu'il y a de cét abiſme affreux de rigueur, d'obſcurité & de mort où le peché avoit plongé tous les hommes, avec ce iour biẽheureux de douceur, de grace & de vie, où le monde a paſſé au lever de cette Aurore miſterieuſe : & vous tomberiez d'accord avec moy, qu'il n'y a rien dans toute la

nature, capable de vous donner une si grande idée de la beauté surnaturelle de Marie, que la beauté celeste & divine de l'Aurore.

Mais l'Aurore n'est pas seulement la fille du Soleil, elle n'est pas seulement sa compagne inseparable, mais elle est encore sa mere, puis que nous voyons tous les matins ce bel Astre sortir de son sein : & cette alegresse generale qu'elle répend de tous costez, ne vient pas seulement de son éclat; elle part encore de l'asseurance d'une lumiere plus parfaite, puis que l'esperance prochaine d'un grand bien long-temps attendu & ardament desiré, nous donne une joye plus pure & plus sensible que ne fait sa possession même; celle-là estant cõme la fleur du bien dont la ioüissance n'est

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

ſeulement que le fruit. Rapport merveilleux, peinture ttesfidele de la beauté de Marie, qui n'a pas ſeulement eſté dans ſa creation une verirable fille du Soleil de Iuſtice, & inſeparable de luy dans toutes ſes démarches, auſſi bien que dans ſa naiſſance ; mais qui nous a encore donné le deſiré de toutes les Nations : & toutes les clartez que nous avons admirées en elle, ne ſont que les erres & les marques aſſeurées de la naiſſance prochaine du reperateur de l'Univers.

Marie eſt belle, parce qu'elle eſt reveſtuë du Soleil, mais elle l'eſt incomparablement d'avantage parce qu'elle le produit. Quoy, nous avons parlé ſi long-temps des beautez de Marie, & nous n'avons pas épuiſé ce ſujet ; nous avons

montré en quoy consistoit la perfection & l'achevement de toutes ses beautez, & nous n'avons pas encore fini le discours de sa beauté. Nous avons consideré sa beauté naturelle, nous avons admiré sa beauté surnaturelle, nous avõs loüé celle de son ame & celle de son corps; nous l'avons veuë belle aux yeux des hommes, belle aux yeux des Anges, & belle aux yeux de Dieu; belle par la iuste proportion de tous ses traits, plus belle par le nombre innombrable de ses vertus, tres-belle enfin par la plenitude de ses graces. Et cette beautè si parfaite & si achevée qui n'eut jamais la moindre tâche, ny le moindre defaut, cette beauté si grande & si extraordinaire, si celeste, si surnaturelle & si divine n'est presque rien aupres de

celle dont nous n'avons pas encore dit un ſeul mot.

Oüy, Meſſieurs, cette beauté dont je dois encore vous parler comprend toutes les autres dont nous avons parlé, & ne laiſſe pas de les ſurpaſſer infiniment. Elle eſt parfaite, non pas ſeulement parce qu'elle n'a point de defaut, mais parce qu'elle eſt infinie; elle eſt extraordinaire, parce qu'elle eſt unique; elle eſt celeſte, parce qu'elle ne regarde que Dieu ſeul; elle eſt divine parce qu'elle appartient à l'ordre hypoſtatique; elle eſt ſurnaturelle parce qu'elle eſt au deſſus de toute la natute; elle eſt naturelle parce que Marie eſt la Mere naturelle de Dieu; elle eſt dans ſon ame par la reception de toutes les graces, elle eſt dans ſon corps par la production de l'Autheur

de la grace.

Si toutes ſes autres beautez ſe pouvoient comparer à celles des fleurs, de la lumiere & de l'Aurore; celle-cy a eſté comparée encore par ſon Eſpoux à la beauté du Soleil. Et comme cét Aſtre eſt plus choiſi, & plus éclatant que tout ce qu'il y a de rare & de brillant ſur la terre & dans le Ciel, & qu'il eſt mémes la ſource de toutes les beautez des fleurs, de la lumiere & de l'aurore; ainſi cette beauté ſurpaſſe infiniment toutes les autres beautez de Marie, & cette divine Maternité eſt la ſource de tous ſes charmes. Mais ſi cette beauté eſt ſi exceſſive, comment en pourray je parler; ſi ce Soleil eſt ſi brillant, comment oſeray-je le regarder? Ie ſens bien que ie ne ſçaurois plus ſouſtenir tant d'éclat; ie dois, ſi

si ie ne veux estre aveuglé, me tourner d'un autre costé, ie connois bien qu'il faut absolument ou garder le silence, ou changer de discours.

Ce n'est pas sans peine, ie l'advoüe, que i'abandonne une matiere si agreable. Pour si foiblcs que soint les engagemens que l'on prend avec la beauté, il est bien difficile de s'en dégager. Il faut s'arracher de force d'une veüe aussi belle que celle du Mont-Carmel. Autresfois le premier des Apostres fut si charmé des beautez qu'il avoit veuës sur une autre Montagne, qu'il estoit resolu de n'en sortir de sa vie. Descendons pourtant, & descendons avec precipitation de celle-cy. I'entends déja le bruit de l'orage, & d'un vent fort impetueux. Nous avons assez consideré, & regar-

dé à diverſes repriſes cette petite nuë ſi belle & ſi charmante ſi long-temps attenduë, & ſi long-temps deſirée. Celle qui nous a paru ſi petite par ſon humilité, monte déja de la Mer, & s'agrandit ſi fort qu'elle couvre le Ciel & la terre: elle va nous donner cette pluye celeſte dont elle eſt chargée, pour rafraichir & fertiliſer tout enſemble cette terre deſolée par la ſterilité, & par la ſeichereſſe de cinquante ſiecles.

Vous apercevez ſans doute Meſſieers, à travers ce nuage, & cette figure, Marie qui va devenir la Mere de ſon Dieu. Cette aymable ſervante du Seigneur eſt élevée à la dignitè adorable de ſa Mere. Cette beauté que nous avons regardèe avec tant de plaiſir, ſe change en cette grandeur que nous

ne pouvons envisager qu'avec crainte : & si les charmes de celle la nous ont fait soûpirer apres elle, la hauteur de celle-cy doit faire trembler les cœurs les plus hardis & les plus ambitieux.

Si la beauté de Marie a estè une disposition à la dignité de Mere de Diev, ou si elle a esté un effet de cette divine Maternité, i'en laisse le iugement à la Theologie. Ie sçay que l'une & l'autre de ces deux propositions est tres-veritable ; & ce n'est pas la premiere fois que sous divers raports on a veu une mesme chose, devenir le principe de sa cause, ou l'effet de sa production : & il ne faut pas s'éloigner beaucoup de nostre suiet, pour voir que Marie est devenuë la Mere de son Createur, & a donné la vie à celuy

dont elle l'avoit receuë.

Que Marie soit pleine de grace, parce que le Seigneur est avec elle ; ou qu'elle soit unie à son Dieu par ce qu'elle est remplie des graces ; qu'elle soit la plus belle fille du monde, parce qu'elle est la plus grande Mere que l'on puisse imaginer ; ou qu'elle soit au contraire la Mere de son Createur, parce qu'elle a esté la plus belle de toutes ses creatures ; il est toûjours vray de dire que cette liaisõ si estroite qu'elle a avec son Dieu, & dont Gabriël a fait la deuxiéme partie de son Eloge, est le principe & la source de toutes ses grandeurs.

Il n'est rien de grand que Dieu seul, il est certain que tout ce qui est dans le monde n'est rien devant luy ; mais encore il n'est rien qui puisse estre

appellé grand en ſoy, ou pour mieuv parler tout eſt grand & tout eſt petit : la grandeur eſt un nom de raport & de proportion, & n'a rien d'abſolu. Les plus petits animaux, & qui échapent mémes à la vivacité des yeux les plus fins, ſont grands à l'égard de ceux qui naiſſent en quelques unes de leurs parties, & qui en produiſent ſans doute d'autres que nous verrions auſſi, ſi nous avions de meilleurs Microſcopes que ceux qui ont eſté invantez dans nos jours. C'eſt un grand Royaume que le noſtre; il n'eſt rien pourtant à l'égard du globe de la terre, celle-cy n'eſt qu'un point comparée au Soleil, & cét Aſtre ſi brillant & ſi fameux, n'eſt que le centre de noſtre Tourbillon, & ce Tourbillon ſi vaſte & ſi immenſe,

menſe, n'eſt pas ſi grand qu'vne eſtoile nebuleuſe. Ce ſont des veritez auſſi ſurprenantes pour les ignorans qnelles ſont inconteſtables pour les ſçavans.

Mais il eſt encore plus ſeur & plus évident, que Dieu ſeul eſt grand; & ſi nous l'avons regardé iuſqu'icy comme la ſource & le modele de toutes les beautez, voyons le maintenant comme le principe, & la cauſe de toutes les grandeurs. Les Princes & les Roys ſont les grands du ſiecle, & ce n'eſt que par une legere participation qu'ils ont receu de ſa puiſſance; les Saints ſont les grands de la grace, parce qu'ils ont eu quelque portion de ſa ſainteté. Vn eſprit & un cœur eſt grand, parce qu'il tient quelque choſe de ſa ſageſſe, ou de ſa bonté.

Grandeurs de la terre, grandeurs du Ciel, grandeurs humaines, quoy que vous soyez l'objet de l'admiration, & des desirs de tous les mortels, vous n'estes que des ruisseaux, ou plûtost que des goutes de cét ocean si vaste & si infini de la grandeur de Dieu.

L'Ange nous l'apprend assez, quand il nous dit que Marie n'est benie sur toutes les femmes que parce qu'elle est unie avec le Seigneur. Les plus belles filles de Sion, malgré la jalousie qui nait naturellement de la beauté, l'appellent tres-heureuse : si elles ne nous en disent pas la raison dans le Cantique, la Mere de Dieu nous la dira peut estre mieux que tout autre dans le sien. Celuy-cy a esté aussi bien dicté par le Saint Esprit que le premier si dans

l'un on publie les beautez de l'Espouse, elle publie aussi dans le sien les grandeurs de l'Espoux ; l'un a esté composé par la plume du plus sage de tous les Roys, & l'autre prononcé par la bouche de la Mere de la Sagesse Incarnée. Salomon ne nous parle que d'une Espouse avec des figures & des ombrages ; la Mere de Dieu sans aucune allegorie, & sans aucune obscurité, magnifie son Seigneur & son Dieu.

On ne peut pas douter sans impieté, que le Saint Esprit ne parlât par sa bouche ; il n'y avoit que quelques iours qu'il estoit survenu en elle avec toute la vertu du Tres-haut. On peut croire pourtant que le Verbe Divin, qu'elle avoit receu dans son sein estoit celuy qui parloit dans ce temps par

la bouche de sa Mere, puisqu'il est la parole Eternelle de son Pere. Il paroît bien à son discours que celuy qui la portoit sur les Montagnes de Iudée luy donnoit aussi la force de parler, & que celuy qui fit tressaillir toute la maison du Precurseur, qui rendit sa mere Prophetesse, qui fit parler son Pere muet par sa seule presence, n'ispiroit pas le silence à celle qui le portoit dans ses chastes flancs. Il paroit bien dis je à ce langage tout divin, que c'est le Fils qui parle, & non pas la Mere; autrement son humilité qui fait qu'elle se regarde toûjours dans la bassesse d'une servante, ne luy auroit pas permis de nous annoncer que toutes les generations la diroint bienheureuse.

Oüy ! adorable Mere de

Dieu, puis que toutes les generations, & tous les ſiecles vous doivenr appeller bienheureuſe, & publier vos loüages, ſouffrez que le noſtre ne ſoit pas privé de cét avantage ; & que ceux qui compoſent cette grande aſſemblée puiſſent verifier voſtre prophetie. Comment eſt-ce que cette humilité ſi profonde qui vous faiſoit croire que vous êtiés ſi peu de choſe en la preſence de Dieu, permet que vous nous appreniez qu'il vous a fait des grãdes choſes. il eſt vray que vous n'appuyez pas auſſi beaucoup ſur ce mot ce n'eſt que pour paſſer aux loüanges de voſtre Eſpoux ; & vous ne parlez de vos grandeurs que pour magnifier le Seigneur. Vous avez receu, dites vous, des grandes choſes de celuy qui eſt Puiſſant ; de qui le nom eſt

ſaint, & dont la miſericordie eſt infinie. Que n'ajouſtez vous encore à ſon honneur qu'il eſt immenſe, eternel, independant & le Createur de toutes choſes, & puis que vous n'avez point de plus forte paſſion que de magnifier le Seigneur, que ne faites vous un plus grand denombrement de ſes grandeurs, & pourquoy vous contentez vous d'en choiſir trois ſeulement dans un nombre qui n'a point des limites.

Ce n'eſt pas ſans miſtere, Meſſieurs, que le Saiut Eſprit par la bouche de ſon Eſpouſe, ne parle que de la puiſſance de Dieu, de ſa ſainteté, & de ſa miſericorde. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le Verbe par la bouche de ſa Mere, ne fait mention que de ces trois ſortes de grandeurs. Seroit-ce parce que dans

le monde les hommes n'en connoiſſent point que ces trois eſpeces ; & que nous ne reverons que la grandeur des Roys, la grandeur des ames, & la grandeur des Saints ? Seroit-ce que la grandeur corporelle ne pouvant pas avoir que trois ſortes des dimenſions, nous imaginons celle du plus pur de tous les eſprits par les idées de la grandeur des corps ? Seroit-ce enfin parce que les autres grandeurs de Dieu ſont incomunicables aux cteatures qui ne peuvent eſtre ny immenſes, ny infinies, ny independantes, & que celles-cy par leur communication devenant plus ſenſibles, ſont plus propres à nous faire comprendre la grandeur de cette Majeſté infinie.

Il faut que j'ajoûte fort à propos pour mon ſuiet, que le

Saint Esprit a voulu nous faire connoistre que ce sont les trois principales grandeurs de son Espouse, & que le Verbe Eternel nous apprend assez par là que ce sont les trois grandes excellences de sa Mere. Pour moy qui dans le nombre innombrable de grandeurs de la Mere de Dieu, ne sçachant qu'elle choisir, ny à quoy me determiner, allois tomber dans ma premiere confusion : je m'estime fort heureux d'avoir rencontré une division si naturelle ; je suis ravi qu'elle m'ait fourni Elle méme un secret si aisé, pour faire dignement l'Eloge de ses grandeurs, & qu'elle m'ait appris sans y penser, que toutes les Nations la doivent appeller bienheureuse, parce qu'elle est grande en puissance, en misericorde & en sainteté.

Ce ſont les trois dimenſions de cette grandeur, ſa puiſſance donne juſques dans l'infini, ſa bonté s'eſtand ſur toutes les creatures, & ſa ſainteté remplit de tous coſtez ſon ame & ſon corps, toutes les puiſſances, toutes les actions, & toute ſa perſonne, de grace & de gloire. Ce ſont encore les preſens que les trois perſonnes de l'adorable Trinité luy ont donné le jour de ce grand & auguſte Mariage, où elle a eſté faite une méme chair avec le Verbe Incarné. Elles ſont deſignées toutes trois aſſez clairement, & il n'y a pas iuſques aux plus petites particules qui ne nous marquent leurs proprietez perſonnelles. Qui ne ſçait pas que la puiſſance appartient au Pere, & la bonté au Saint Eſprit ? & la ſeconde perſonne peut elle

eſtre mieux montrée que par ces trois paroles qui la deſignent? Le nom marque la parole, la ſainteté qui eſt un dégagement de la terre, marque la connoiſſance & la ſageſſe qui ne ſont qu'une abſtraction de la matiere; & le troiſiéme mot marque aſſez ſa generation & ſon origine.

Vous voyez donc, Meſſieurs, le deſſein de tout le reſte *de ce Panegyrique.* Mais ne craignez pas que dans cette diviſion que ie vay vous faire de ſes grandeurs elles ſoint aucunement affoiblies, & ne penſez pas que vous voulant parler de toutes ces trois qualitez, dont chacune ſuffiroit pour un panegyrique plus grand que celuy-cy, ie veüille laſſer voſtre attention. Ie fairay ce que i'ay fait juſques icy, ie retreſſiray mon

ſujet ; & j'eſtoufferay mes penſées, pour vous faire une peinture auſſi racourcie qu'il me ſera poſſible. I'ay pris, vous le ſçavez pour mon modele, un original fait par la main d'un Ange. Ii n'a donné qu'un ſeul trait pour exprimer cette grandeur ; & je ne fairay que vous montrer apres luy, comme quoy le Seigneur a eſté avec elle par ſa puiſſance, par ſa bonté, & par ſa ſainteté.

Si les Roys & les Souverains ſont grands, eux qui ne ſont maiſtres que d'un coin de terre, & qui ne le ſont que pendant fort peu de temps ; eux qui ne peuvent diſpoſer que de ce qu'il y a de plus mépriſable dans leurs ſuiets, qui ſont tres-ſouvent maiſtriſez eux mémes par leurs foibleſſes, & par leurs paſſions, & qui ont toûjours

beaucoup de ſemblables dans leur pouvoir ſouverain ; eux dont l'authorité eſt ſouvent conteſtée, partagée, affoiblie, ébrechee par leurs voiſins, par leurs Miniſtres, par leurs ennemis, par des rebelles, & enfin infailliblement deſtruite par la mort ; eux en un mot qui n'ont receu tout au plus qu'une legere impreſſion, & que des caracteres effaçables de la puiſſance de Dieu ; quelle grandeur ne poſſedera pas ſa Mere, elle qui eſt la Reyne du Ciel & de la terre, la maiſtreſſe abſolüe des anges & des homme, & la ſouveraine de toutes les creatures, dont l'empire auſſi peu borné par des Montagnes, & par des Mers, que par des annéees, ou par des ſiecles eſt d'une étenduë auſſi longue, & auſsi vaſte que que le monde & l'eternité ; elle

qui

qui a une authorité aussi absoluë qu'inebranlable, qui a un pouvoir que les Anges reverent, que les hommes adorent, qui donné de la frayeur aux impies, & qui fait trembler les Demons & les Enfers; elle qui tient nos cœurs dans ses mains, & qui par les graces dont elle est la souveraine dispensatrice, dispose de nos esprits & de nos libertez comme il luy plait; elle qui ne partage son Septre & sa Couronne avec aucune creature, & qui est reconnuë la seule souveraine par tout où son Fils est le seul souverain; elle enfin qui n'a pas seulement receu dans sa dignité une impression passagere, ou des legeres marques de la puissance de Dieu, mais qui a receu dans son ame & dans son sein, la Toute-puissance en personne, &

qui par cette raiſon n'eſtant ſoumiſe qu'a Dieu ſeul, ne peut iamais voir de puiſſance égale à la ſienne.

Diſons encore à la gloire du Fils, auſſi bien qu'à l'honneur de la Mere, que ce pouvoir eſt ſi grand & ſi peu limité, qu'il s'étand ſur Dieu méme. Qu'elle ſoit la ſouveraine de l'Vnivers, c'eſt une grandeur incomparable; mais c'eſt une grandeur infinie d'avoir de l'authorité ſur le ſouverain de l'Vnivers, & de conter un Dieu parmy ſes ſujets. Si vous ne m'en croyez pas, croyez en a l'Evangile qui le dit en termes exprez, croyez en à tous les Peres, qui diſent qu'elle garde encore dans le Ciel la méme authorité qu'elle avoit icy bas ſur ſon Fils: croyez en à toute la Theologie, qui nous apprend qu'il a executé lui méme le premier ce grand

commandement de la seconde table ; croyez en les Philosophes & les Iurisconsultes, qui nous enseignent que ce pouvoir naturel, que les Peres ont sur leurs enfans, est aussi durable que leur estre, estant empreint dans le fonds de la nature avec des caracteres ineffaçables.

Ie ne pretends pas icy, vous accabler du poids de mille raisonnemens, que tous les Docteurs de l'Eglise ont fait sur cette matiere à l'honneur de la Reyne du monde. Ie me contente de vous en faire voir deux preuves par un exemple, & par une figure que personne n'ignore, & que personne ne peut contester ; parce que le premier est tiré de l'Evangile, & la deuxiéme du vieux Testament. Il est écrit dans le livre des Roys, que ce grand Roy qui

ne fut que la figure de la Sagesse Incarnée, voyant entrer sa Mere se leva, descendit de son Thrône, accourut à sa rencontre, & luy protesta que quoy qu'elle demandât, elle ne seroit iamais refusée.

Vous me dispenserez de faire l'application de toutes ces circonstances à la conduite que le veritable Salomon a toûjours gardé à l'égard de sa divine Mere. Ce n'est pas seulement dans le moment de son Incarnation, qu'il abandonna le sein de son Pere pour entrer dans le sien, qu'il descendit du plus haut des Cieux, qu'il courut à elle avec une rapidité, que le Texte sacré compare à la course precipitée d'un Geant, qu'il se joignit à elle par les plus étroites liaisons qu'on trouve dans la nature, qui sont celles

d'une mere avec un fils, qu'il a partagé ſon pouvoir, ſes actions, ſa vie, & ſa gloire avec elle, & qu'il ne luy a iamais rien refuſé, ayant mêmes fait pour elle des choſes qu'il avoit reſolu de ne faire pas. Ce n'eſt pas ſeulement dis-je, pendant qu'il a eſté paſſible & mortel ſur la terre qu'il la ſi fort honorée. Quand il fut mêmes monté dans le Ciel, & qu'il fut immortel & impaſſible, il quitta la droite de ſon Pere où il étoit aſſis, pour venir à la rencontre de ſa Mere. Elle marche, comme dit le Saint Eſprit, appuyée ſur ſon bien aymé, elle luy ſert même de Thrône; & il ne luy a iamais rien refuſé.

Ce pouvoir que la Mere de Dieu a ſur ſon Fils, paroit encore plus clairement par cét exemple illuſtre que l'Egliſe

nous presente dans le iour de l'adoration des trois Roys. Elle veut sans doute nous faire entendre que ce n'estoit pas assez que des souverains vinssent mettre leurs Septres & leurs Couronnes à ses pieds, si son Fils encore le Roy des Roys ne se fut soumis à son authorité. Chacun sçait que ce fut à sa priere qu'il changea aux noces de Cana l'eau en vin, & que ce fut son premier miracle; mais on n'a pas peut estre creu que ce fut le plus grand de tous, & que la resurrection du Lazare, qu'il accorda à son amitié, à sa gloire, & aux larmes de ses saintes hostesses, ne pouvoit pas entrer en comparaison avec celuy qu'il fit à la consideration de sa Mere.

Dans tous les autres miracles Iesus-Christ n'a fait que

rompre les ordres de la nature, il en est le Maistre souverain, & ses ordres ne sont pas des Loix pour luy ; mais dans celuy-cy il viole celles qu'il s'estoint prescrites luy même, & les ordres qu'il avoit receus de son Pere. Son heure n'estoit point encore venüe, il avoit resolu de ne faire pas si tost paroistre sa puissance ; mais une seule parole de sa Mere le fait passer par dessus toutes ces considerations. Ne vous semble-il pas Messieurs, que si Iesus-Christ violente & force les inclinations de la nature, la Mere de Dieu n'en fait pas moins à l'égard du Maistre de la nature, & qu'elle n'a pas moins de pouvoir sur le Createur, qu'il en a luy même sur toutes les creatures.

Si ie vous ay dit que cette puissance infinie par son sujet,

que cette authorité que la Mere de Dieu a sur son Fils, estoit aussi glorieuse pour luy que pour elle, il est aisé de verifier ma parole. Depuis qu'un Dieu se faisant homme est devenu le fils de l'Homme, non seulement les élevations de la creature, & l'abaissement du Createur marchent de même pas; mais encore la gloire de Dieu est égale à son abaissement. Les Anges ont esté les premiers Theologiens, qui nous ont enseigné par leur Cantique, que Dieu receut là haut une nouvelle gloire, à même temps qu'il s'aneantissoit icy bas; parce que sa Majesté infinie qui n'estoit adorée que par des pures creatures, commença alors d'estre adorée par un Homme-Dieu, & receut d'un sujet si grand, des honneurs

qu'il n'estoit pas en estat de recevoir d'aucun autre. Aussi en se soumettant à sa Mere, & luy donnant un pouvoir si grand & si infini, il éleva une de ses creatures aussi haut qu'elles puissent monter ; & c'est une nouvelle gloire pour luy, de conter parmy ses esclaves, & parmy ses creatures une Mere qui a du pouvoir sur Dieu même.

Impies, libertins de ce siecle, qui avez eu l'effronterie d'écrire contre le pouvoir de la Reyne du Ciel, & qui soûs le masque d'un faux zele, & d'une fainte probité, avez osé soustenir que nous ne pouvions pas nous dire les esclaves de la Mere de Dieu, & qu'elle n'estoit pas toute puissante, apprenez cette leçon. Sçachez que l'excez de son pouvoir, & celuy de nos

adorations, bien loin de faire aucun prejudice à la grandeur de Dieu, ne servent qu'à rehausser la gloire de celuy qui a voulu se faire luy même une Mere si grande; & souvenez-vous qu'une puissanee mémes infinie dans une creature, ne peut jamais blesser le pouvoir de celuy qui la luy a donnée, parce qu'elle ne peut iamais estre, ny necessaire, ny independante.

Mais ie vois bien que l'on peut vous comparer iustement à ces suiets revoltez, qui déguisant leur felonie, publient qu'ils sont entierement soumis aux ordres de leur Roy, & qu'ils ne cherchent qu'à luy plaire; mais qu'ils ne peuvent souffrir la trop prande authorité qu'un premier Ministre a usurpée sur son cœur, & dans son Royaume; comme si ce n'estoit pas

s'opposer aux volontez de leur Prince, & s'en prendre à sa gloire, que de ne vouloir pas se soumettre à celuy pour qui il veut que tous ses sujets ayent de la veneration.

Vous refusez de vous dire esclaves de la Mere de Dieu, mais vous ne sçauriez iamais vous oster, ny perdre vous même cette dependance, & cette soumission qui vous attachent à son authorité supreme. Vous avez de la repugnance à porter ce titre, mais vous le porterez malgré vous; vous pouvez le cacher, mais vous ne sçauriez le quitter; vous pouvez contester la puissance de la Mere de Dieu, mais vous ne sçauriez l'éviter. Quand vous voudriez la desavoüer, tout le Ciel & toute la terre seroint contre vous, il vous seroit impossible de sortir de son

empire, ny de trouver un coin dans tout l'Vnivers pour servir d'azile à vostre revolte, & vous mettre à couvert de son authorité. Puis qu'elle est terrible pour les Demons, comme une armée rengée en bataille, ie ne vous crois pas en seureté mêmes au plus profond des enfers: les Demons ne laissent pas d'estre ses esclaves aussi bien que les Anges; & si les Bienheureux sont ses esclaves volontaires, les damnez ne sont pas moins ses esclaves forcez: tant il est vray que dans le Ciel, sur la terre & aux Enfers, tout reconnoit l'empire souverain de la Mere de Dieu.

Si ie n'estois pas convaincu de l'endurcissement de vostre cœur, je pourrois bien vous adresser les paroles qu'un Ange dit autresfois à Agar. Retour-

nez

nez esclaues revoltez vers vostre souveraine Maistraisse ; c'est elle qui a enfanté le veritable Isaac, par lequel tous les peuples ont esté benis; reconnoïssez desormais son authorité, & soumettez-vous pour toûjours à son pouvoir. Vous ne fairez que ce que vous ne pouvez pas vous empécher de faire, & ce que toutes les creatures ont déja fait.

Il n'en est pas de mêmes de vous, mes chers Auditeurs, & vous estes bien éloignez du sentiment de ces faux devots, que ie tiens plus condamnez par l'aversion qu'ils ont pour les trois grandeurs de la Mere de Dieu, que par les Bulles des trois Papes. Vous faités gloire de reconnoistre son pouvoir supreme, de vous dire par tout ses esclaves, & de porter toute

voſtre vie les glorieuſes marques d'une ſi chere & ſi douce ſervitude. Portez ces belles chaines iuſques au tombeau; ſentez vous plus honnorez de cette dependance que des plus grandes dignitez, & n'oubliez jamais cette fameuſe deviſe, par laquelle un de ſes plus grands devots nous apprend que ſervir à Marie c'eſt regner, & que c'eſt eſtre plus que Roy d'eſtre contè parmy ſes eſclaves.

Quoy que dans le monde cette qualité d'eſclave ſoit incompatible avec celle de fils, nous pouvons toutes-fois porter toutes les deux à l'égard de Dieu, & de ſa Mere. Parmy les hommes une grande puiſſance, & une grande bonté ne ſe rencontrent preſque iamais enſemble; mais en Dieu elles ſont une même choſe, & en la

perſonne de ſa Mere, elles ſont fortement unies, & également admirables. Si l'on oſoit mémes decider entre des choſes ſi exceſsives, & aller cõtre les ſentimẽs de Philoſophes qui diſent que dans celles qui n'ont point de bornes, il n'y a point auſsi du plus ou du moins, il faudroit donner à la bonté de la Mere de Dieu quelque avantage ſur ſon pouvoir. Outre qu'elle fait un plus grand vſage, & tire une plus grande gloire de celle-là que de celle-cy, on peut dire qu'elle n'eſt puiſſante que par ſa miſericorde, n'eſtant la Reyne du Ciel & de la Terre, que parce qu'elle leur a donné le Sauveur des hommes, & le Reparateur de l'Vnivers.

Cette eſpece de grandeur eſt ſi peu connuë en ce ſiecle, qu'on en a mêmes oublié le

nom ; le terme propre de magnanimité est presentement un terme barbare, & il faut une circonlocution pour exprimer cette grandeur d'ame dont je vay vous parler. Elle ne consiste pas dans une grande estenduë, & dans une grande penetration, ny dans une grande valeur, ou dans une grande tendresse : ces deux premieres qualitez sont le caractere d'un grand esprit, & les deux dernieres sont les marques d'un grand cœur. Mais cette grandeur d'ame consiste proprement dans un certain panchant à faire du bien à tout le monde, à ne se lasser jamais de faire des graces & des faveurs, sans que ny la bassesse, ny l'indignité du sujet puisse s'opposer à cette genereuse inclination. C'est la qualité qui fait les Heros, c'est celle qui

eſt ſi propre à la Mere de Dieu, & ſi eſſentielle à ce Pere des grandes miſericordes, qui fait également lever le Soleil ſur les bons & ſur les méchants.

Il me ſeroit aſſeurement fort aisé de faire l'éloge de cette deuxiéme grandeur de la Mere de Dieu par les mémes voyes dont ie me ſuis ſervi pour loüer ſon pouvoir ; & vous trouverez qu'on peut appliquer encore icy cette figure que i'ay pris de la conduite de Salomon, à l'égard de ſa Mere, & ce miracle des noces de Cana. Ce grand Roy donna la vie à deux grands Seigneurs qu'il avoit reſolu de perdre, & il leur fit grace à la priere de ſa Mere, & à la conſideration de l'arche d'aliance ; l'un avoit porté celle-cy, & l'autre eſtoit protegé par celle-là. Vous n'ignorez pas

qu'elle est cette Arche de la divine aliance, & cette mere du divin Salomon. Pour ce premier miracle de Iesus-Christ, ie ne suis pas le premier qui ay dit que si sa Mere s'empresse si fort auprez de luy en faveur de ses hostes, qu'est ce qu'elle ne faira pas en faveur de ses devots ?

Mais il seroit tres-mal aisé, ou pour mieux dire impossible de rapporter tout ce qu'on a dit de grand & de magnifique en faveur de cette grandeur de la Mere de Dieu. Comme il n'est point de fidele, qui ne ressente incessamment les effets de cette misericorde, il ne faut pas s'estonner si tous les Peres & tous les Docteurs de l'Eglise se sont picquez d'une sainte emulation, & ont fait à l'envy à qui nous en diroit de plus

grandes choses. Vous entendez tous les iours les loüanges que l'Eglise donne à cette Reyne du Ciel, qu'elle appelle la Mere de Misericorde, nostre vie, nostre douceur, & nostre esperance. Les Peres n'ont rien laissé dans le monde dont ils n'ayent fait une couronne à cette bonté: ils la comparent à cét Astre qui éclaire ceux qui sont dans l'obscurité, & à celuy qui vivifie ceux qui sont dans le grand jour. Elle est, disent ils, un Soleil pour les iustes, une Aurore pour les penitens, une belle Lune pour les pecheurs. C'est elle qui est la Porte & la Fenestre du Ciel, elle est cette Eschelle misterieuse de Iacob, par laquelle Dieu est descendu à nous, & sans laquelle nous ne sçaurions monter à luy. Comme elle seule nous a

donné le Sauveur, elle seule est la Thresoriere, & la dispensatrice absoluë de toutes ses graces. Elle est le Col du corps mistique dont Iesus-Christ est le chef; & c'est par son canal que toutes les benedictions du Ciel sont répendües dans ce divin composé qu'on appelle l'Eglise.

Ie sçay bien que c'est la pensée d'un de ces plus grands devots; & que tous ceux qui sont venus apres luy, ravis de suivre un si grand homme, n'ont point donné à la Mere de Dieu d'autre place dans ce corps misterieux. Avec tout le respect que ie leur dois, il me semble que ie pourrois avancer une pensée, & plus glorieuse pour elle, & mieux fondee dans la raison & dans l'esperience. Vous sçavez mieux que ceux qui nous ont

devancé, l'ordre & les fonctions des parties du corps humain, & les differsnts ressorts de cette admirable machine ; vous sçavez que le cœur n'est pas seulemen- le reservoir du sang, mais qu'il en est encore l'ouvrier, qui apres l'avoir formé & l'avoir receu par un endroit, l'envoye à la teste pour estre la matiere de ses esprits qu donnent à tout le corps la vie & le mouvement. Vous sçavez que le cœur est le premier formé, que selon les plus sçavans, il sert luy-méme à la formation de tous les autres organes, qu'il conserve la chaleur apres qu'il l'ont perdeuë, & qu'il survit mémes à toutes les parties les plus nobles.

Vous qui n'ignorez aucune de ces veritez, vous n'aurez pas peine à vous persuader que

la Mere de Dieu est le Cœur de l'Eglise. Vous trouverez tant de conformité, & tant de raports entre les fonctions de cette noble partie, & les actions de la Mere de Dieu, que i'espere que vous trouverez ma pensée un peu plus iuste que celle de Saint Bernard; puis que la sienne n'est establie que sur deux convenances, & qu'il y en a un tres-grand nombre *pour la mienne.*

La naissance de la Mere de Dieu, a prevenu celle de Iesus-Christ, & celle de son Eglise; Elle a contribué à la formation de son corps naturel par son sang & par son lait à l'exclusion de tout autre, & à celle de son corps mistique par son exemple, par ses conseils, par ses assistances, & par ses intercessions. Comme nostre Me-

diatrice, & noſtre Advocate, elle reçoit d'un coſté nos larmes & nos prieres, & de l'autre elle les renvoye & les preſente à ſon Fils ; elle les reçoit imparfaites & inutiles, & les fermentant dans ſon ſein, elle leur donne la teinrure & la vigueur qui leur ſont neceſſaires. Elle reçoit d'un coſté toutes les lumieres, & toutes les graces de ſon Fils, & de l'autre les repend ſur tous les fideles. Et ces deux ſeins differens, dans l'un deſquels elle reçoit nos vœux pour les envoyer au Ciel, & l'autre où elle reçoit d'en haut toutes les graces pour nous les communiquer, ne ſe rapportent ils pas fort iuſte à ceux qui dans noſtre cœur ſervent à recevoir d'un coſté le ſang imparfait des veines, & de l'autre le ſang pur & vermeil des arteres.

Ces mouvemens continuels d'amour dont elle eſt agitée, & pour ſon Dieu, & pour les hommes; ces agitations perpetuelles & neceſſaires de cette charité qui l'éleve tantoſt vers ſon Fils, & tantoſt l'abaiſſe vers les fideles, ne ſont ce pas les veritables crayons de ces deux mouvemens de noſtre cœur qui durent autant que noſtre vie. Elle eſt encore un reſervoir de toutes les graces, & de toutes les benedictions du Ciel, elle les conſerve & les diſtribuë comme il luy plait. Elle conſerva la vie & la chaleur, apres que toutes les autres parties les plus nobles de ce corps miſtique les eurent perduës, & dans cette deffaillance generale où tous les Apoſtres & tous les Diſciples étoint tombez, & apres mémes que

la Teste sacrée de ce corps eut perdu la vie, elle garda trois iours la chaleur, le mouvement & la vie, c'est à dire la Foy, l'Esperance & la Charité, qui sont comme les trois differens esprits qui vivifient ce composé.

Mais le plus grand avantage & le plus grand rapport & celuy que l'on peut le moins contester, c'est d'avoir formé elle seule cette divine Teste, & d'avoir fourny ce sang, qui est devenu la source unique de ces esprits, qui font vivre & mouvoir ce corps mystique, c'est à dire, de toutes les graces & de tous les dons surnaturels, qui ne sont que des productions de ce sang adorable. Ceux qui veulent que par dessus ces esprits & ces graces il y a une ame qui vivifie tout ce

corps, laquelle est le Saint Esprit, ne contesteront pas qu'il ne soit d'une maniere plus noble dans la teste & dans le cœur, qu'il n'est dans les autres parties.

Il y a cent autres qualitez, & cenr autres titres qne ces grandes bontez ont acquis à la Mere de Dieu. Mais il y en a un que ie ne sçaurois oublier; & l'interest que j'y ay m'oblige de m'y arrester quelques momens. Ie sçay bien qu'il y a eu depuis peu, des hommes assez hardis pour porter leurs mains sacrilegues sur un des plus beaux fleurons de sa couronne, & qui non contens d'avoir attaqué sa puissance, ont encore osé s'en prendre â sa bonté; & ont eu l'effronterie de *soustenir* qu'elle n'estoit point le refuge des pecheurs. Ils ont creu que

pour ruïner ſon culte & ſa devotion, il falloit détruire la confiance extreme que tous les fideles ont en ſa miſericorde, & l'eſperance qu'ils ont de ſortir par ſon ſecours de l'eſtat funeſte où le peché les a reduits. Mais ce dernier attentat eſt auſſi inutile que le premier; & tous les efforts de leur impieté, ne ſerviront qu'à faire voir à toute l'Egliſe la verité de cét éloge qu'elle donne à la Mere de ſon divin Eſpoux, d'avoir eſtouffé elle ſeule toutes les hereſies qui ſe ſont ſoulevées dans tout le monde. Il n'eſt point de fidele qui ne ſoit convaincu autant par ſa propre experience que par les lumieres de ſa foy, qu'elle eſt la retraite, l'aſyle, le recours & le refuge de tous les pecheurs. Et j'ajoûte hardiment qu'apres le tres-ſaint & tres-Auguſte

nom de Mere de Dieu, elle n'a point aucun autre titre, dont il luy reviene plus de gloire, soit à cause du grand nombre des pecheurs, soit par la grandeur du bien qu'elle leur procure: tres-semblable en ce point à celuy à qui elle est si intimement unie, lequel reçoit plus d'honneur & plus d'éclat du nombre & de l'excez de ses misericordes, que de tout le reste de ses ouvrages.

Tous les Peres de l'Eglise se sont étendus extraordinairement sur ce privilege de la Mere de Dieu, mais ils demeurent tous d'accord, qu'entre mille figures qui se trouvent dans le vieux Testament, de cette grande verité, il n'en est point de plus reguliere & de plus sensible, que les villes de refuge que Dieu avoit établies

dans la Iudée. Il avoit ordonné qu'il y en eut ſix dans le diſtroit des Levites, afin que les coupables puſſent plus facilement avoir une retraite aſſeurée pour ſe mettre à couvert des mains de la iuſtice. He quoy ! dans la Loy de grace, ou Dieu ſemble avoir oublié cette ſeverité qu'il exerçoit dans l'ancien Teſtament, dans cette nouvelle ſaiſon de douceur & d'amour, où Dieu s'eſt changé de Lyon en Agneau, ou de Iuge des hommes, il eſt devenu leur Advocat, ou bien loin d'oſter la vie aux pecheurs, il eſt venu donner la ſienne pour leur ſalut ; dans ce temps enfin ou tout Dieu qu'il eſt, il s'eſt fait homme, noſtre amy & noſtre frere : dans ce temps dis jé de paix & de grace ; dans ce regne de bonté & de clemence, il n'au-

roit point étably parmy son peuple une seule retraite aux coupables, & un seul asile pour les criminels. Il n'auroit pas fait dans l'Eglise, ce qu'il avoit fait dans la Iudée ; & il n'y auroit pas un seul endroit dans tout cét empire d'amour, où les pecheurs peussent se mettre pour quelque temps à couvert de la colere d'un Dieu iustement irrité.

Dans tous les Estats, & parmi les Nations les plus barbares, les Princes les plus rigoureux, & les Tyrans les plus cruels ont laissé des asiles, où les criminels pouvoient estre en quelque seureté contre les plus justes persecutions ; & dans l'Eglise, & parmi les fideles un Dieu infiniment bon, le Pere des Misericordes, dans toute l'étenduë de son Royaume, ne

nous aura pas donné une ſeule ville de refuge où nous puiſſions attendre quelque changement à noſtre deplorable fortune, & travailler en ſeureté à noſtre iuſtification.

Non non Meſſieurs, perſonne ne doute de cette verité, & toute l'Egliſe eſt fortement perſuadée que cette ville de refuge n'eſt autre que la Mere de Dieu. Mais on cherche ſeulement la cauſe de cette grande affection qu'elle a toûjours fait paroiſtre pour les pecheurs : il y en a ſans doute pluſieurs raiſons. Elle eſt ſi fort unie avec ſon Dieu, comme nous venons de dire, qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle a tant d'inclination pour ceux à qui il a voulu donner ſon propre Fils : Elle eſt ſi ſemblable à celuy qui n'eſt venu en ce monde que pour ſauver les pecheurs, &

faire grace aux criminels; qu'il ne faut pas estre surpris si elle a pour eux de sentimens si rẽdres. Mais la raison qu'on tire de l'obligation qu'elle leur a me semble la plus forte de toutes. Car il est certain qu'elle leur doit toutes ses grandeurs puis que Marie n'a esté faite que pour estre la Mere de Dieu; comme la premiere femme n'avoit esté creée que pour le premier Adam, & puis qu'elle n'auroit jamais esté sans cét Homme-Dieu. S'il est vray ce que la plus part des Theologiens asseurent que Dieu ne se fut jamais incarné sans le peché du premier homme, il s'ensuit évidament que Marie doit aux pecheurs toutes ses dignitez, & toutes ses graces, toutes ses beautez, & toutes ses grandeurs; & generalement tout

ce qu'elle est.

Mais ne pensez pas Messieurs, que cette grande inclination que la Mere de Dieu a pour les pecheurs, soit opposée à l'aversion qu'elle a pour le peché ; & que l'excez de ses bontez porte aucun prejudice à la grandeur de sa sainteté. Celuy qui est trois fois saint, a donné ce qu'il avoit de plus cher pour les pecheurs ; celuy qui est le Saint des Saints n'est venu icy bas, n'a vêcu, & n'est mort que pour eux : & sa divine Mere pour estre si attachée aux pecheurs ne laisse pas d'estre infiniment éloignée du peché. Cette sainteté qui la separe si fort de toute sorte de crime, & qui la joint si fortement avec celuy qui est l'Autheur de toute sainteté, fait que nous pouvons avec raison l'appeller

comme luy trois fois Sainte. Elle eſt ſainte par cette abondance des graces dont elle a eſté remplie, comme les juſtes le ſont ſur la terre ; Elle eſt ſainte par cette gloire incomparable qu'elle a receuë, cõme les Bienheureux le ſont dans le Ciel; Elle eſt ſainte enfin par ſa divine Maternité.

Ces deux premieres eſpeces de ſainteté qui luy ſont communes avec les autres creatures, quoy qu'elle les poſſede dans un degré infiniment plus élevé. ſont proprement ce que nous avons appellé dans le commencement la beauté ſurnaturelle de l'ame de Marie ; puis que c'eſt l'effet le plus propre de la grace de rendre l'ame belle & agreable aux yeux de Dieu. Mais cette troiſiéme eſpece de ſainteté qui provient immedia-

tement de ſa dignité, eſt autant au deſſus de toutes les autres, que la qualité de Mere de Dieu ſurpaſſe celle de ſon amy, & de ſon ſerviteur. Et quand autrefois un de ſes devots a dit qu'il y avoit une difference infinie entre les ſerviteurs & la Mere, il a touché au but ſans y penſer; quoy qu'il n'eut peut eſtre qu'une legere connoiſſance de cette grande verité qu'on a découverte depuis peu, & qui eſt ſans contredit plus avantageuſe pour ſa gloire que toutes celles qu'on a connuës juſques à cét heure

On avoit creu ſeulement iuſques icy que la dignité de Mere de Dieu eſtoit infinie, & c'eſt ainſi que les plus ſçavans Peres de l'Eglise l'ont aſſeuré : on n'avoit jamais douté que cette divine Maternité, ne fut neceſ-

ſairement accompagnée de toutes les habitudes ſurnaturelles de tous les dons du Saint Eſprit, & de toutes les grandeurs de la grace & de la gloire qui ſe peuvent communiquer à une pure creature ; & c'eſt ainſi que tous les Theologiens nous l'ont enſeigné. Mais ce n'eſt que depuis peu qu'un des plus ſubtils Theologiens de noſtre ſiecle qui a écrit divinement bien de tous les eſtres ſurnaturels, nous a fait obſerver le premier que cette auguſte qualité de Mere de Dieu, n'eſtoit pas ſeulement une dignité, mais qu'elle eſtoit encore une eſpece de ſainteté, qu'elle ne rendoit pas ſon ſujet ſeulement grand, & digne de tous nos reſpects & de nos adorations, mais encore innocent & agreable aux yeux de Dieu,

& pour parler le langage de l'Eſchole, qu'elle ne la dignifioit pas ſeulement, mais qu'elle la ſanctifioit encore immediatement, & par elle méme; c'eſt à dire que quand Marie n'auroit point d'autre grace que celle d'eſtre Mere de Dieu, Elle ſeroit auſſi ſainte, & infiniment plus ſainte, que ne le ſont ſur la terre tous les juſtes par la grace habituelle, & que tous les Saints ne le ſont dans le Ciel par la poſſeſſion de la Divinité.

Comme cette verité toute évidente qu'elle eſt n'eſt encore connuë que de tres-peu de perſonnes, & que neantmoins il eſt tres-important qu'elle le ſoit de tous ceux qui prenent quelque part à la gloire de la tres-ſainte Mere de Dieu; je ne ſçaurois me diſpenſer, & je croitois mémes vous faire injure de

ne vous inſtruire pas un peu des fortes raiſons, qui ont obligé ce grand Theologien à ſouſtenir publiquement cette proposition ; & je ne ſçaurois mieux finir la peinture que i'ay entrepris de vous faire des grandeurs de la Mere de Dieu, que par ce dernier coup de pinceau; ny mettre dans un plus beau jour ce tableau, que ie n'ay fait que copier ſur ce divin original qu'un Ange avoit déja fait.

Quand apres nous avoir aſſeuré que Marie eſt pleine de grace, il ajoûte que le Seigneur eſt avec elle ; quand il luy dit encore qu'elle a trouvé une grace auprés de luy, il ne pouvoit pas nous faire comprendre plus clairement, que la grace de cette divine Maternité, qui conſiſte dans cette intime union avec Dieu, & qu'elle n'avoit obte-

nuë que dans ce moment, eſt bien differente de cette grace habituelle qui a accouſtumé de ſanctifier les juſtes, & dont elle avoit eſté déja remplie dés ce premier moment de la vie. Quand elle méme encore dans ſon divin Cantique parlant de la ſainteté de ſon Dieu, dit que ſon nom eſt Saint; celuy qui parloit alors par ſa bouche, nous montre aſſés qu'une de ces grandes choſes qu'elle a receuës de luy, eſt cette divine Maternité qui eſt ſainte par ſon nom propre, & par elle méme.

Que noſtre ſiecle eſt heureux, & que les devots de la Mere de Dieu ont une grande joye de connoiſtre une verité que tant de grands hommes ſi affectionnez pour ſes intereſts, ont ignoré. Avec quel zele, & avec quelle energie euſſent-ils

fait éclater ce privilege ; & que n'ay ie une petite portion de leur éloquence pour publier une verité si avantageuse à sa gloire, & pour porter dans toutes les Chaires du monde, une proposition qui commence déja d'estre receuë dans toutes les Escholes avec une extreme satisfaction, & un tres-grand applaudissement.

Les sçavans avoint creu jusques icy qu'il n'y avoit que la grace habituelle, & l'union hypostatique, qui par elles mémes sanctifiassent leurs sujets ; mais comme la dignité dont nous parlons tient le milieu entre les deux autres, ceux qui l'ont regardée de plus prés, ou avec des yeux un peu plus fins, soustiennent qu'elle produit le méme effet ; & que si la qualité de Mere naturelle

de Dieu, cede infiniment à celle de fils naturel, elle eſt auſſi infiniment au deſſus de celle de fils adoptif ; & qu'elle a ſans contredit les mémes avantages dans un degré tres-eminent.

Quels ſont les avantages, Meſsieurs, que la grace répend dans nos ames pour les ſanctifier ? quels ſont les privileges de cette divine habitude ? perſonne preſque ne les ignore ; & toute la Theologie eſt remplie des propoſitions ſi familieres: mais il n'y a aucune proprieté, ny aucun effet qui ne ſe trouve dans cette divine Maternité d'une maniere encore plus parfaite. Si la grace éleve ſon ſujet au rang de fils adoptif de Dieu, cette dignité éleve le ſien à la qualité de ſa Mere naturelle ; & qui oſeroit comparer

l'adoption avec la nature, dont elle n'a iamais esté qu'une copie tres-imparfaite. Et si la grace rend le iuste agreable aux yeux de Dieu; qui oseroit dire qu'une mere n'agrée pas plus à son fils qu'à tout autre? Si elle le rend amy de Dieu, qu'elle amitié, qu'elle familiarité, quelle tendresse est égale à celle qui est entre un fils & une mere? Si la grace attire mille biens & mille benedictions sur une ame, quel plus grand bien, & quelle plus grande benediction que de donner la vie à son Createur?

D'un autre costé la grace ne chasse le peché, & n'est incompatible avec luy, que parce qu'il est l'objet de la haine & de l'aversion de Dieu. N'y a-il pas pour le moins autant d'incompatibilité entre cette digni-

té & cette haine ? & comment un tel Fils pourroit-il haïr une telle Mere ? Cette opposition si grande de la grace avec le peché n'a point d'autre fondement, disent les Theologiens, qu'une indecence morale ; c'est à dire qu'il seroit mal honneste, que le fils & l'heritier fut ennemy de son pere. En verité croyez-vous qu'il ne fut pas mille fois plus honteux & plus mal honneste à une mere d'estre ennemie mortelle de son fils.

On attribuë encore à la grace, trois effets qui regardent en quelque maniere les trois estats qu'on distingue dans le monde : elle nous donne un droit à la gloire ; & nous fait heritiers de Dieu, & coheritiers de Iesus-Christ ; elle dignifie toutes nos actions ; leur donne leur prix & leur merite & une valeur surna-

turelle & enfin elle rend son sujet digne d'estre reveré & honnoré. Mais qui ne voit pas que cette divine Maternité fait ces trois choses encore plus noblement. Elle donne à Marie un droit & un domaine absolu, plus naturel & mieux establi sur tous les biens ds son Fils; elle partage avec luy son honneur & sa gloire, & Dieu ainsi qu'elle nous l'apprend, est son veritable heritage. Les actions & les services d'une Mere sont bien d'un autre valeur, & dans un autre estime que ceux d'un serviteur & d'un amy. Enfin quel honneur & quel respect est égal à celuy qu'on rend par tout à la Mere de Dieu. Si le culte & l'adoration que l'Eglise rend aux Saints, prend son origine de leur sainteté, en rendant à cette Maternité un

culte qui eſt ſi fort au deſſus de celuy qu'elle leur rend, elle montre aſſez que la Mere de Dieu doit avoir une ſainteté plus grande, plus neceſſaire & plus immuable.

Il y a d'autres effets qui ſon plus nobles, & plus eſſentiels à la grace, & qui meritent plûtôt le nom de proprietez: c'eſt de nous unir à Dieu, de nous rendre ſembles à luy, & de nous faire participans de ſa nature; mais cette divine Maternité produit une union mille fois plus parfaite, une reſſemblance plus entiere, une participation plus excellente, & une communication plus intime.

Quand une ame eſt revétuë de la grace, elle devient le Temple & l'Eſpouſe du Saint Eſprit; mais la Mere de Dieu

l'eſt bien d'une maniere plus particuliere, il eſt ſurvenu en Elle avec toute ſa vertu; il la aymée preferablement à tout autre, & les dons qu'elle en a receus ſont bien differens de ceux qu'il porte ordinairement avec ſoy; puis qu'il luy a donné un Fils, qui vaut mieux que tous les preſens du monde, & plus que le monde tout entier. Dieu vient habiter, & faire ſa demeure dans l'ame du juſte; mais il eſt venu dans le ſein de ſa Mere, & y a demeuré l'eſpace de neuf mois en perſonne; & il s'eſt mêmes approprié une partie de cette divine maiſon.

Il eſt donc vray que cette Maternité a tous les avantages qu'a la grace, & qu'elle fait les mémes effets; & puis que dans les choſes qui ſurpaſſent noſtre connoiſſance, leur na-

ture ne peut mieux estre découverte que par leurs effets & leurs proprietez, ne faut-il pas conclurre que la nature de cette Maternité est semblable à celle de la grace, & que l'effet propre de toutes deux est de rendre leur sujet saint & agreable à Dieu. Tous les Theologiens disent que la qualité de Fils naturel de Dieu, fait encore le même effet : & si elle surpasse infiniment la qualité de Mere naturelle ; il faut avoüer que cette Maternité est incomparablement au dessus de la qualité de Fils adoptif, & de la grace habituelle.

Car non seulement celle là a les mêmes effets & les mêmes privileges que celle-cy ; mais elle en a beaucoup d'auttes qui ne se rencontrent pas dans la grace. Elle est un titre naturel,

qui donne un droit incontestable à Marie sur tous les dons de la nature, de la grace, & de la gloire; qui luy donne un empire souverain, & un pouvoir absolu sur toutes les creatures; qui la tire du commun, & la place dans une Hyerarchie singuliere immediatement au dessous de Dieu, & sur tout ce qui est creé; qui luy donne une alliance, une ressemblance, une liaison, & une espece d'identité mêmes avec la Diuinité; & qui luy donne enfin pour comble de perfection, du pouvoir & de l'authorité sur un Dieu. Et tous ces grands avantages ne se trouveut pas comme vous voyez dans la grace habituelle.

Il y en a encore mille autres, par lesquelles cette divine Maternité est au dessus de la grace, celle

celle-cy toute celeste qu'elle est, ne laisse pas d'estre sujette au changement; & quoy qu'elle vienne immediatement de celuy qui a l'immutabilité pour partage, cette precieuse liqueur pert cette qualité par la fragilité des vaisseaux où elle est répendüe; & l'on ne sçait que trop par une funeste experience que l'innocence, & la sainteté se peuvent perdre, & se perdent presque à tous momens. Mais la grace de la Maternité, est eternelle, & imperissable; parce qu'il est impossible que celle qui a esté Mere de Dieu une fois, ne le soit pas pendant toute l'Eternité; & c'est pour cela qu'elle seule est la veritable Espouse du Saint Esprit, puis que le Mariage qu'il a contracté avec elle, est tout a fait indissoluble.

La grace, comme nous avons déja dit, eſt incompatible avec le peché, mais ce n'eſt qu'avec le peché mortel ; elle ne chaſſe pas ceux qui ne ſont que veniels ; & le juſte qui tombe ſept fois le jour, eſt une preuve aſſez grande, & aſſez familiere de cette verité. La grace eſt toûjours accompagnée dans les plus grands Saints, de mille imperfections morales, de mille defauts naturels & de l'ame & du corps. Mais la ſainte qualité de Mere de Dieu, n'a pas ſeulement une oppoſition réele & naturelle avec les crimes ; mais elle porte vne excluſion formelle de toutes les fautes les plus legeres : & les plus grands ennemy de ſa gloire, n'ont iamais oſé mettre en elle, ny la moindre indecence morale, ny la plus petite imper-

fection naturelle.

Ce n'eſt pas tout, mais en voila aſſez, pour vous donner qnelle idée de cette verité nouvellemout découverte ; voila d'aſſez grandes raiſons pour vous faire comprendre la grandeur de cette ſainteté, qui eſt ſans contredit la ſource de toutes les autres grandeurs que la Mere de Dieu poſſede. Il eſt vray que tout ce que i'en ay dit iuſques icy eſt tres-peu de choſe pour ſa gloire ; mais vous trouverez peut eſtre qu'il y en a aſſez pour vous convaincre, qu'il n'eſt rien dans le monde de grand comme la Mere de Dieu.

Nous avons bien dit que dans le monde il y a trois eſpeces de grandeurs, celle des Roys, celle des Heros, & celle de Saints. Mais je ne prends

pas garde que le monde est encore plus grand que tout ce qu'il contient. Que si quelque Estre hors de Dieu se pouvoit appeller grand en luy même, ce seroit apparament l'Vnivers. C'estoit déja dans le siecle passé, & dans le commencement de celuy-cy qu'on commença d'agrandir le monde, & que les Astronomes par les nouvelles découvertes qu'ils firent dans les Cieux, luy donneaent des *dimensions plus vastes que les* anciens Philosophes ne les avoint imaginées : Mais ceux de nostre temps ont encore poussé plus loin les limites du monde, & estant fort justement convaincus, qu'il n'y a que Dieu seul qui soit infini, & ne pouvant imaginer les bornes de l'Vnivers, ils asseurent qu'il est indefini, c'est à dire qu'on ne

peut jamais avoir une ſi grande idée de ſa vaſte eſtenduë, qu'on ne puiſſe encore en avoir une plus grande.

C'eſt une penſée fort commune parmy les Peres, que la Mere de Dieu eſt un monde particulier, que Dieu s'eſt fait pour luy même, où il a ramaſſé toutes ſortes de perfections, & dans lequel on ne trouve point d'autre habitant que ſon Fils; & par cette allegorie, ils nous diſent la méme choſe que la Theologie, qui nous apprend que Ieſus & Marie font une Hyerarchie particuliere, ſeparée de tout le reſte des creatures, qu'on appelle l'ordre hypoſtatique. Il ne faut pas douter que le monde de Dieu n'ait autant d'avantage que le noſtre; & l'on ne peut imaginer en luy rien de ſi grand & de ſi magnifi-

que, qu'on ne puisse encore aller beaucoup au delà. Que tous les hommes les plus habiles, que tous les Anges les plus éclairez se fessent les plus belles & les plus hautes idées de la plus grande sainteté, soyons asseurez que tout ce qu'ils en auront pensé, sera au dessous de la verité.

Mais quoy ne dois-je pas trembler en parlant d'une si grande sainteté ? & puis que la Mere de Dieu est si fort éloignée de tout ce qui choque la bien-seance, pouvez-vous souffrir qu'une bouche aussi profane que la miene, publie les loüanges d'une grandeur si Sainte ? Quoy si cette dignité est si grande, qu'on peut toûjours ajoûter quelque éloge nouveau, sans iamais le faire comme il faut ; & que toutes les creatu-

res ſont obligées de reconnoiſtre la foibleſſe de leurs Panegyriques ; comment oſeray-je continuer celuy-cy plus longtemps ? La grace ne ſouffre point de profanation, la nature ne ſouffre rien d'inutile : reconnoiſſons donc noſtre temerité, & noſtre imprudence, & par impuiſſance auſſi bien que par raiſon ; finiſſons, ou pour mieux dire, briſons icy ce diſcours. Penſons à la prier plûtôt qu'à la loüer, offrons luy deſormais de l'encens, & non pas de couronnes. Adorons au fonds de nos cœurs par un profond reſpect, ce que nos eſprits avec toutes leurs lumieres ne ſçauroient comprendre, & que nos langues avec toute l'éloquence du monde ne ſçauroient jamais exprimer ; & s'il faut à tant des beautez, & à tant

des grandeurs un ſacrifice de loüange, ſacrifions leur ce Panegyrique par un ſilence religieux, par un ſilence neceſſaire, par un ſilence qui faira mieux ſon éloge, que toutes les paroles que j'ay employées juſques icy.

Adorable Mere de Dieu, aymable Fille de Ioachim, la plus grande de toutes les Meres du monde, & la plus belle de toutes les Filles, nous voicy proſternez humblement aux pieds de voſtre Majeſté, dans un lieu nouvellement conſacré à vos beautez & à vos grandeurs; tournez de grace vos yeux ſi beaux & ſi pleins de douceur, ſur tous ceux que le deſir de vous plaire a icy aſſemblez, & abaiſſez voſtre Majeſté ſur cette nouvelle Chapelle. Autresfois à l'ouverture du Temple de

Salomon, la Majesté de Dieu y descendit dans un nuage qui en remplit toute l'estenduë. Vous qui estes cette celeste Nuë qui s'est levée au pied du Carmel, aux pied de cette sainte Montagne, d'où le Prophetes vous avoient apperceüe, où les premiers Fideles ont eu l'honneur de vous voir, & sur laquelle ces sacrez habitans vous ont les premiers consacrez des Autels, remplissez cette nouvelle Maison de vostre *presence*, de vos graces, & de vos benedictions: Venez y recevoir favorablement les vœux, & les prieres de tous ceux qui viendront y demander vostre protection, & vostre secours; faites que les respects & les adorations qu'ils rendront à vos grandeurs dans ce saint lieu, que l'amour & le zele qui les enfla-

meront par vos beautez, puissent estre agreables aux yeux de vostre Majesté.

Regardez d'un œil favorable cét Ordre, qui ne reconnoit point d'autre Mere que vous, & qui a esté fondé sur cette Montagne du Carmel, par ce Prophete si zelé pour la gloire du Tout puissant, & dont le double esprit marquoit assez qu'il estoit également passionné, & pour le Dieu des Armées, & pour celle qui est terrible comme une Armée rengée en bataille. Confirmez ce double esprit dans tout cét Ordre, & suivant vostre parole, conservez sa ferveur iusques au retour de ce grand Patriarche, qui doit encore à la consommation des siecles soustenir les interests de vostre Fils, contre ses plus cruels ennemis.

Ioignez dans vostre affection ceux qui sont unis à cette sainte Religion, & qui sont associez à tous les privileges de cét Ordre : ayez un soin particulier de tous les Confreres du Scapulaire. En le donnant à un de vos grands serviteurs, vous avez promis à tous ceux qui porteroint ce S. habit, une protection extraordinaire, & *des faveurs singulieres*, & pendant la vie & à l'heure de la mort: & ce moment terrible qui borne toutes les graces, n'a pas encore mis fin pour eux à vos grandes misericordes. Vous vous estes engagée de les defendre pendant leur vie de mille dangers de l'ame & du corps, & de les retirer mesmes bientôt apres leur mort des mains de la iustice vengeresse ; ne souffrez pasque nos crimes dementent

mille & mille experiences que nous avons de toutes vos bontez, & que nos pechez s'opposent à la verité de vos promesses. Vostre main ne s'est pas racourcie, vostre puissance est toûjours la méme, & vostre bonté n'a iamais diminué; nous attendons tout de vous, qui estes la Mere de Misericorde, nostre vie & nostre douceur, & tous vos devots Confreres portent cette esperance dans leur sein.

Puis que nostre invincible Monarque n'est pas moins le Chef de cette illustre Confrerie, qu'il est le Fils aisné de l'Eglise, puis qu'il est le grand Maistre de vostre Ordre Militaire du Mont-Carmel, dont son ayeul fut le Fondateur; versez abondament vos benedictions sur sa personne, elle vous est

consacrée

consacrée depuis sa naissance; & l'attachement qu'il a pour vos interests, luy est comme naturel. Si ce Roy si pieux & si juste, à qui Dieu le donna pour la consolation de sa famille & pour la gloire de la France, a témoigné un profond respect pour vos grandeurs, en vous consacrant solemnelement sa personne, sa Famille, & tout son Royaume, & ordonnant à tous ses sujets de renouveller tous les ans par des Processions generales la solemnité de cette donation : il n'a pas luy méme témoigné moins d'attachement pour vos beautez, en faisant tous ses efforts auprés du Vicaire de vostre Fils, pour procurer la devotion de vostre Conception Immaculée, & commandant par une declaration tres-authentique de la Fester solem-

nelement dans tout son Royaume : & nous connoissons déja depuis long-temps, par cette grande & longue prosperité de ses armes, qui soustiennent, ou font trembler toute l'Europe, que vous avez un soin particulier de sa personne.

Puis que vous estes la Mere de celuy qui se repaît parmi les lys, prenez soin divine Princesse, des sujets d'un si grand Prince ; & s'il est vray, comme il n'en faut pas douter, apres la revelation que vous en fités à sainte Brigite, que ce Royaume soit à vous d'une maniere toute particuliere, n'abandonez pas vostre heritage. Il peut se vanter d'estre à vous avant d'avoir esté sous la domination de nos Roys ; & nos anciens Gaulois qui dresserent des Autels à cette fille qui de-

voit enfanter, vous ont reconnüe plustôt que toutes les autres Nations. Leur devotion estoit sans doute la fille aisnée de celle du Carmel, & nos Druydes ont reveré dans leurs grotes celle là méme que les enfans des Prophetes ont adorée sur cette sainte Montagne.

Si le grand attachement que toute nostre Ville a pour vos interests, n'est pas si ancien, & n'a pas devancé vostre naissance, il la suivie bien tost apres; & ceux qui dans le premier siécle de l'Eglise y ont planté la foy, y ont aussi estably vostre culte. Trois de nos plus grandes Parroisses qui vous sont consacrées en font assez de foy; ce sont nos Prelats qui ont porté la devotion de vostre Conception Immaculée dans toute l'Espagne: & si les Confreres de vostre Assom-

ption honnorent dans nostre Cathedrale vos grandeurs; ceux de la Conception n'honnorent pas moins vos beautez dans la plus ancienne de toutes nos Eglises. Comme c'est vous qui avez destruit toutes les pernicieuses sectes, qui ont pretendu s'establir dans le Christianisme, le privilege que vous avez accordé à nostre patrie de n'avoir esté jamais infectée par aucune heresie, est une marque asseurée de vostre protection. Vous qui n'avez jamais rien refusé à personne, pourriez vous nous oster une grace que vous nous avez accordée si liberalement.

Enfin adorable Mere de Dieu, regardez d'un œil favorable tous ceux qui sont icy assemblez pour vous rendre leurs premiers devoirs dans un lieu qui

vient de vous estre consacré. Puis que vous estes le refuge asseuré des plus grands pecheurs, ayez pitié de celuy qui a eu l'honneur de vous élever ce bastiment, & la temerité d'y publier le premier vos loüanges, & d'y faire un Panegyrique si peu digne de vous. Et pour achever par où nous avons commencé, souffrez qu'apres vous avoir saluée avec les Anges comme pleine de grace, & comme estant fortement unie avec le Seigneur, nous vous demãdions celle de vouloir nous proteger maintenant, & à l'heure de nostre mort; afin qu'ayant rendu constament icy bas nos respects & nos hommages à vos grãdeurs & à vos beautez, nous puissions benir eternellement dans le Ciel, celuy qui vous a faite si grande & si belle. Ainsi soit-il.

FIN.